

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc. have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc. ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

Pagination continue.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>							

1883

L'Album des Familles

REVUE MENSUELLE

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes

AVANTAGES

Primes Spéciales

ACCORDÉES A TOUS LES ABONNÉS

par voie de

LOTÉRIE

au commencement de chaque année.

SÈME ANNÉE.—No 3.

OTTAWA

1er Mars 1883.

ABONNEMENT:

\$2 PAR AN

PAYABLE D'AVANCE

L'abonnement est pour un an, et ne se fractionne pas. Ceux qui s'abonnent dans le courant d'une année, reçoivent les cahiers déjà parus.

BULLETIN.

L'ALBUM DES FAMILLES, accessible à toutes les bourses par son bon marché paraît le 1er de chaque mois, par cahier de **32 pages**, triple colonne, formant un volume de **384 pages**, composé de matières **ainsi classées** :

Religion.—Extraits d'ouvrages, où l'on expose les preuves de la *Religion*, les dogmes de la *Foi*, les règles de la *Morale*, etc.

RAPPORTS et LETTRES édifiantes sur les *Missions* du Canada et de l'Étranger.

Exposé et Résumé de tous les faits et de toutes les questions d'actualité religieuse soulevées dans l'intervalle de chaque livraison

Littérature.—Choix varié des meilleures productions, tant du Canada, que de l'Étranger. Les sujets ayant trait aux matières suivantes entrent dans le cadre de cette publication, savoir :

Philosophie, Eloquence, Discours, Légendes, Critiques, Bibliographies, Voyages et Œuvres d'imagination.

Histoire.—Mémoires sur le Canada et autres pays ; Aperçus sur l'histoire de l'Église et du Clergé ; *Études* des Mœurs et des Monuments, etc., etc.

Sciences et Beaux-Arts.—Découvertes scientifiques, et applications des sciences aux arts. Revues des Concours et compte-rendu des œuvres d'art.

Biographies.—Galerie nationale de portraits historiques, politiques et littéraires du Canada et de l'étranger.

Archéologie.—Rapports et Inscriptions des Monuments, tant en Canada qu'à l'Étranger, et de la découverte des Ruines, etc., etc.

Agriculture.—Travaux, recherches, découvertes et perfectionnements.

Tempérance et Luxe.—Exposé des causes et des funestes effets de l'intempérance et du Luxe, et autres désordres dans la société.

127 Tout ce qui concerne la Rédaction, les Abonnements, envoi d'argent, Annonces, etc., doit être adressé à STANISLAS DRAPEAU, Éditeur-Propriétaire de L'ALBUM DES FAMILLES, P. O., Boîte 1061, Ottawa.—Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

BULLETIN DES ANNONCES.

Comme L'ALBUM DES FAMILLES pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec, et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le COUVERT DE L'ALBUM les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la première insertion, soit \$2.00 pour un carré de 20 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

TOUT LE MONDE ENTEND !

Baume d'Huile de Requin de Foo Choo!

Ce baume rétablit positivement l'entendement et il est le seul remède connu pour guérir la surdité.

Cette huile est extraite d'espèces particulières de petits requins blancs pris dans la mer Jaune, connus sous le nom de CARCHARON RONDELETTI. Tous les pêcheurs chinois le connaissent. Ses vertus comme restaurateur de l'entendement ont été découvertes par un prêtre Bouddhiste vers l'année 1410. Ses guérisons ont été si nombreuses et plusieurs ont paru si miraculeuses que le remède a été proclamé officiellement dans tout l'empire. Son usage est devenu si universel que pendant plus de 300 ans, aucun sourd n'a existé parmi le peuple chinois. Envoyé, frais de poste payés d'avance, à une adresse quelconque moyennant \$1.00 la bouteille.

Ecoutez ce que disent les Sourds !

Ce remède a fait un miracle dans mon cas. Je ne sens plus de bruits assourdissants dans ma tête et j'entends beaucoup mieux. J'ai été grandement soulagé. Ma surdité s'est améliorée notablement, je pense qu'une autre bouteille me guérira.

"Son efficacité est incontestable et son caractère curatif absolu, attendu que l'écrivain peut personnellement le certifier, par l'expérience et l'observation. Ecrivez de suite à HAYLOCK et JENNEY, 7, rue Day, New-York, en incluant \$1.00 et vous recevrez en retour un remède qui vous permettra d'entendre comme tout autre. Vous ne regretterez jamais de l'avoir fait."

Editeur de la *Mercantile Review*.

Pour éviter la perte dans les malles veuillez envoyer l'argent par lettre enregistrée.

Importé seulement par

HAYLOCK et JENNEY,

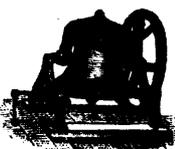
(Ci-devant HAYLOCK et CIE.)

Seuls agents pour l'Amérique.

7, Day Street, New-York.

1er février 1883.

Fonderie McShane,



Des célèbres **CLOCHES** et **CARILLONS** pour Eglises, Chapelles, Couvents, Académies, etc. La liste des prix et circulaires sont fournies gratuitement sur demande.

S'adresser à

HENRY McSHANE & Cie,

BALTIMORE (M.S.)
Etats-Unis

LA CONSOMPTION POSITIVEMENT GUÉRIE.

Toutes personnes atteintes de cette maladie désirant être guéries devraient essayer les célèbres **POUDRES** du Dr **KISSNER**, contre la Consomption.

Ces poudres sont la seule préparation connue qui guérit la Consomption et toutes les maladies de la GORGE et des POUMONS ; à la vérité, par la confiance que nous avons en elles, et aussi pour vous convaincre qu'il n'y a pas de blague, nous enverrons à tout patient, par la malle, franc de port, une boîte gratis.

Nous n'exigeons pas votre argent que vous ne soyez pleinement satisfait de leurs pouvoirs curatifs. Si vous tenez à la vie ne différez pas d'essayer ces **POUDRES**, vu qu'elles vous guériront infailliblement.

Prix : pour une grande boîte, \$3.00 ou 4 boîtes pour \$10.00 expédiées par tous les Etats-Unis ou le Canada, par la malle, au reçu de l'argent, adressez :

ASH & ROBBINS,

360, Fulton St., Brooklyn, N. Y.

MUSIQUE POUR TOUT LE MONDE

METHODE INGENIEUSE DE MERRILL,

(DROIT D'AUTEUR ASSURÉ.)

Pour les débuts des enfants et autres dans la culture de la musique. Elle vainc la difficulté d'apprendre les éléments de la musique par un amusement agréable. CETTE NOUVELLE METHODE vous enseigne tout ce qu'il faut savoir sur la portée musicale, les degrés de la portée, les clefs, les notes et les repos, la gamme et les intervalles de la gamme, la location des lettres sur la portée et leur relation avec les clefs de l'instrument. Ceci est très important pour les enfants. Les bémols, les dièses et leur usage. Tous les différentes clefs, la manière de former les cordes ou les mots de la musique. Elle enseigne les syllabes *Do, Re, Mi*, etc, en chantant. Elle contient un catéchisme complet sur la musique. C'est un **MULTUM IN PARVO**. Tout cela s'apprend quand l'élève s'amuse en jouant des airs familiers. Des personnes n'ayant aucun talent pour la musique peuvent jouer des airs, attendu que le guide est si sûr qu'elles ne peuvent toucher la mauvaise clef. Des directions complètes et quatre morceaux de musique accompagnent la méthode.

Nous avons besoin de 5,000 Agents pour la vente de notre Méthode dans les familles. Un agent actif, homme ou femme, peut gagner \$10 par jour.

Envoyer par la malle \$1.00 à l'adresse de

CHICAGO PIANO CO.,

78 et 80, rue Van Buren,
Chicago, Ill.

AUX DIRECTEURS DE CHŒURS.

MUSIQUE SACRÉE

Le soussigné a l'honneur d'informer MM. les Directeurs des Chœurs des Eglises, Collèges et Communautés, qu'il est l'agent pour la vente des Œuvres Musicales de M. L'ABBÉ GIELY, chanoine honoraire, de Valence (France). Voici les titres des principaux morceaux de chant, avec les prix, savoir :

	PRIX
MESSE MUSICALE, à trois voix, avec accompagnement d'orgue.....	\$0 75
HARMONIES RELIGIEUSES, pour les Saints du Saint-Sacrement, volume de 240 pages.....	1 50
FLEURS DE JUIN, chants au Sacré Cœur, cahier de 120 pages, in-8°.....	1 25
LE SACRÉ CŒUR DE JÉSUS, cantate solennelle, en sept parties distinctes.....	0 75
GLOIRE A MARIE, cantate, avec solos duos et chœurs.....	0 50
A LA VIERGE IMMACULÉE, chant magistral, avec solos, duos et chœurs.....	0 40

S'adresser à

STANISLAS DRAPEAU,

Directeur de l'Album des Familles.

P. O. Boîte 1061, Ottawa.

Seul Agent pour le Canada

EPILEPSIE

RADICALEMENT GUÉRIE

En faisant usage pendant un mois des célèbres et infaillibles **POUDRES** du Dr **GOULARD** contre l'Epilepsie.

Pour convaincre les patients que ces poudres produiront tous les effets que nous leur attribuons, nous leur expédierons par la malle, franc de port, et gratuitement, un échantillon de ce remède. Comme le Dr Goulard est le seul médecin qui ait fait de cette maladie une étude spéciale et comme à notre connaissance des milliers de malades ont été radicalement guéris en faisant usage de ces **POUDRES**, nous garantissons une cure certaine dans tous les cas, **OU NOUS VOUS REMETTRONS VOTRE ARGENT.**

Prix : pour une grande boîte, \$3.00 ou 4 boîtes pour \$10.00, expédiées par la malle dans aucune partie des Etats-Unis ou du Canada, sur réception de l'argent ou par Express C. O. D. Adressez :

ASH & ROBBINS,

360, Fulton St. Brooklyn, N. Y.

ABONNEMENT

\$2

PAR ANNÉE

(Payable d'avance)

L'Album des Familles

ANNONCES

Elles seront publiées
sur le couvert.
(Voir le tarif à la
dernière page.)

REVUE MENSUELLE

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes.

Tout ce qui concerne la Rédaction, les Abonnements, envoi d'argent, Annonces, etc., doit être adressé à Stanislas Drapeau, Editeur-Propriétaire de L'ALBUM DES FAMILLES, P. O., Boîte 1061, Ottawa.—Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

Littérature.

PAUL ET VIRGINIE

PAR

Bernardin de St-Pierre.

(Suite)

III

Cependant, le bruit s'étant répandu dans l'île que la fortune avait visité ces rochers, on y vit grimper des marchands de toute espèce. Ils déployèrent, au milieu de ces pauvres cabanes, les plus riches étoffes de l'Inde ; de superbes basins de Goudelours, des mouchoirs de Paliacate et de Mazulipatan, des mousselines de Dacanies, rayées, brodées, transparentes comme le jour, des baftas de Surat d'un si beau blanc, des chittes de toutes couleurs et des plus rares, à fond sablé et à rameaux verts. Ils déroulèrent de magnifiques étoffes de soie de la Chine, des lampas découpés à jour, des damas d'un blanc satiné, d'autres d'un vert de prairie, d'autres d'un rouge à éblouir ; des taffetas roses, des satins à pleine main, des pékins moelleux comme le drap, des nankins blancs et jaunes, et jusqu'à des pagnes de Madagascar.

Madame de La Tour voulut que sa fille achetât tout ce qui lui ferait plaisir ; elle veilla seulement sur le prix et les qualités des marchandises, de peur que les marchands

ne la trompassent. Virginie choisit tout ce qu'elle crut être agréable à sa mère, à Marguerite et à son fils. "Ceci, disait-elle, était bon pour des meubles, cela pour l'usage de Marie et de Domingue." Enfin le sac de piastres était employé, qu'elle n'avait pas encore songé à ses besoins. Il fallut lui faire son partage sur les présents qu'elle avait distribués à la société.

Paul, pénétré de douleur à la vue de ces dons de la fortune, qui lui présageaient le départ de Virginie, s'en vint quelques jours après chez moi. Il me dit, d'un air accablé : "Ma sœur s'en va ; elle fait déjà les apprêts de son voyage. Passez chez nous, je vous prie. Employez votre crédit sur l'esprit de sa mère et de la mienne pour la retenir." Je me rendis aux instances de Paul, quoique bien persuadé que mes représentations seraient sans effet.

Si Virginie n'avait paru charmante en toile bleue du Bengale, avec un mouchoir rouge autour de sa tête, ce fut encore tout autre chose quand je la vis parée à la manière des dames de ce pays. Elle était vêtue de mousseline blanche doublée de taffetas rose. Sa taille légère et élevée se dessinait parfaitement sous son corset, et ses cheveux blonds, tressés à double tresse, accompagnaient admirablement sa tête virginale. Ses beaux yeux bleus étaient remplis de mélancolie, et son cœur, agité par une passion combattue, donnait à son teint une couleur animée, et à sa voix des sons pleins d'émotion. Le contraste même de sa parure élégante, qu'elle semblait porter malgré elle, rendait sa langueur encore

plus touchante. Personne ne pouvait la voir ni l'entendre sans se sentir ému. La tristesse de Paul en augmenta. Marguerite, ailligée de la situation de son fils, lui dit en particulier : "Pourquoi, mon fils, te nourrir de fausses espérances, qui rendent les privations encore plus amères ? Il est temps que je te découvre le secret de ta vie et de la mienne. Mademoiselle de La Tour appartient, par sa mère, à une parente riche et de grande condition : pour toi tu n'es que le fils d'une pauvre paysanne, et, qui pis est, le fruit d'une faute.

Cette information tardive étonna beaucoup Paul. Il ne l'avait jamais ouï prononcer ; il en demanda la signification à sa mère, qui lui répondit : "Ma faute t'a privé de ta famille paternelle, et mon repentir de ta famille maternelle. Infortuné, tu n'as d'autres parents que moi seule dans le monde !" Et elle se mit à répandre des larmes. Paul la serrant dans ses bras, lui dit : "O ma mère ! puisque je n'ai d'autres parents que vous dans le monde, je vous en aimerai davantage. Mais quel secret venez-vous de me révéler ! Je vois maintenant la raison qui éloigne de moi mademoiselle de La Tour depuis deux mois et qui la décide aujourd'hui à partir. Ah ! sans doute, elle me méprise !"

Cependant, l'heure du souper étant venue, on se mit à table, où chacun des convives, agité de passions différentes, mangea peu et ne parla point. Virginie en sortit la première et fut s'asseoir au lieu où nous sommes Paul la suivit bientôt après et vint se mettre auprès d'elle. L'un et l'autre gardèrent quelque temps un profond silence. Il faisait

une de ces nuits délicieuses, si communes entre les tropiques, et dont le plus habile pinceau ne rendrait pas la beauté. La lune paraissait au milieu du firmament, entourée d'un rideau de nuages, que ses rayons dissipait par degrés. Sa lumière se répandait insensiblement sur les montagnes de l'île et sur leurs pitons, qui brillaient d'un vert argenté. Les vents retenaient leurs haleines. On entendait dans les bois, au fond des vallées, au haut des rochers, de petits cris, de doux murmures d'oiseaux qui se caressaient dans leurs nids, réjouis par la clarté de nuit et la tranquillité de l'air. Tous, jusqu'aux insectes, bruissaient sous l'herbe. Les étoiles étincelaient au ciel et se réfléchissaient au sein de la mer, qui répétait leurs images tremblantes. Virginie parcourait avec des regards distraits son vaste et son sombre horizon, distingué du rivage de l'île par les feux rouges des pêcheurs. Elle aperçut à l'entrée du port une lumière et une ombre : c'était le fanal et le corps du vaisseau où elle devait s'embarquer pour l'Europe, et qui, prêt à mettre à la voile, attendait à l'ancre la fin du calme. A cette vue elle se troubla et détourna la tête pour que Paul ne la vit pas pleurer.

Madame de La Tour, Marguerite et moi, nous étions assis à quelques pas de là, sous des bananiers ; et, dans le silence de la nuit, nous entendimes distinctement leur conversation, que je n'ai pas oubliée.

Paul lui dit : " Mademoiselle, vous partez, dit-on, dans trois jours. Vous ne craignez pas de vous exposer aux dangers de la mer... de la mer dont vous êtes si effrayée. — Il faut, répondit Virginie, que j'obéisse à mes parents, à mon devoir.

— Vous nous quittez, reprit Paul, pour une parente éloignée, que vous n'avez jamais vue !

— Hélas ! dit Virginie, je voulais rester ici toute ma vie ; ma mère ne l'a pas voulu. Mon confesseur m'a dit que la volonté de Dieu était que je partisse ; que la vie était une épreuve... Oh ! c'est une épreuve bien dure !

— Quoi ! repartit Paul, tant de raisons vous ont décidée, et aucune ne vous a retenue ! Ah ! il en est encore que vous ne me dites pas.

La richesse a de grands attraits. Vous trouverez bientôt, dans un nouveau monde, à qui donner le nom de frère que vous ne me donnez plus. Vous le choisirez ce frère, parmi des gens dignes de vous par une naissance et une fortune que je ne puis vous offrir. Mais pour être plus heureuse, où voulez-vous aller ? Dans quelle terre aborderez-vous qui vous soit plus chère que celle où vous êtes née ? Où formerez-vous une société plus aimable que celle qui vous aime ? Comment vivrez-vous sans les caresses de votre mère, auxquelles vous êtes si accoutumée ? Que deviendra-t-elle elle-même, déjà sur l'âge, lorsqu'elle ne vous verra plus à ses côtés, à la table, dans la maison, à la promenade, où elle s'appuyait sur vous ? Que deviendra la mienne, qui vous chérit autant qu'elle ? Que leur dirai-je, à l'une et à l'autre quand je les verrai pleurer de votre absence ? Cruelle ! je ne vous parle pas de moi ; mais que deviendrai-je moi-même quand, le matin, je ne vous verrai plus avec nous, et que la nuit viendra sans nous réunir ? quand j'apercevrai ces deux palmiers plantés à notre naissance et si longtemps témoins de notre amitié mutuelle ? Ah ! puisqu'un nouveau sort te touche, que tu cherches d'autres pays que ton pays natal, d'autres biens que ceux de mes travaux, laisse-moi t'accompagner sur le vaisseau où tu pars. Je te rassurerai dans les tempêtes, qui te donnent tant d'effroi sur la terre, et en France, où tu vas chercher de la fortune et de la grandeur, je te servirai comme ton esclave. Heureux de ton seul bonheur, dans ces hôtels où je te verrai servie et adorée, je serai encore assez riche et assez noble pour te faire le plus grand des sacrifices, en mourant à tes pieds."

Les sanglots étouffèrent sa voix, et nous entendimes aussitôt celle de Virginie qui lui disait ces mots entrecoupés de soupirs : " C'est pour toi que je pars... pour toi, que j'ai vu chaque jour courbé par le travail pour nourrir deux familles infirmes. Si je me suis prêtée à l'occasion de devenir riche, c'est pour te rendre mille fois le bien que tu nous as fait. Est-il une fortune digne de ton amitié ? Que

me dis-tu de ta naissance ? Ah ! s'il m'était encore possible de me donner un frère, en choisirais-je un autre que toi ? O Paul ! ô Paul ! tu m'est beaucoup plus cher qu'un frère ! Combien m'en a-t-il coûté pour te repousser loin de moi ! Je voulais que tu m'aidasses à me séparer de moi-même jusqu'à ce que le ciel pût bénir notre union. Maintenant je reste, je pars, je vis, je meurs : fais de moi ce que tu veux. Fille sans vertu ! j'ai pu résister à tes caresses, et je ne puis soutenir ta douleur ! "

A ces mots, Paul la saisit dans ses bras, et la tenant étroitement serrée, il s'écria d'une voix terrible : " Je pars avec elle ! rien ne pourra m'en détacher ! " Nous courûmes tous à lui. Madame de La Tour lui dit : " Mon fils, si vous nous quittez, qu'allons-nous devenir ? "

Il répéta en tremblant ces mots : " Mon fils... mon fils... Vous ma mère ! lui dit-il, vous qui séparez le frère d'avec la sœur ! Tous deux élevés sur vos genoux, nous avons appris de vous à nous aimer ; tous deux nous nous le sommes dit mille fois. Et maintenant, vous l'éloignez de moi ! Vous l'envoyez en Europe, dans ce pays barbare qui vous a refusé un asile, et chez des parents cruels qui vous ont vous-même abandonnée. Vous me direz : Vous n'avez plus de droits sur elle ; elle n'est pas votre sœur. Elle est tout pour moi, ma richesse, ma famille, ma naissance, tout mon bien. Je n'en connais plus d'autre. Nous n'avons en qu'un toit, qu'un berceau, nous n'aurons qu'un tombeau. Si elle part, il faut que je la suive. Le gouverneur m'en empêchera ? M'empêchera-t-il de me jeter à la mer ? je la suivrai à la nage. La mer ne saurait m'être plus funeste que la terre. Ne pouvant vivre ici près d'elle, au moins je mourrai sous ses yeux, loin de vous Mère barbare ! Femme sans pitié ! puisse cet Océan où vous l'exposez ne jamais vous la rendre ! puissent ses flots vous rapporter mon corps, et, le roulant avec le sien parmi les cailloux de ces rivages, vous donner, par la perte de vos enfants un sujet éternel de douleur. "

A ces mots, je le saisis dans mes bras ; car le désespoir lui ôtait la raison. Ses yeux étincelaient ; la

sueur coulait à grosses gouttes sur son visage en feu ; ses genoux tremblaient, et je sentais dans sa poitrine brûlante son cœur battre à coups redoublés.

Virginie, effrayée, lui dit : " O mon ami ! j'atteste les plaisirs de notre premier âge, tes maux, les miens, et tout ce qui doit lier à jamais deux infortunés, si je reste, de ne vivre que pour toi ; si je pars, de revenir un jour pour être à toi. Je vous prends à témoin, vous tous qui avez élevé mon enfance, qui disposez de ma vie, et qui voyez mes larmes. Je le jure par ce ciel qui m'entend, par cette mer que je dois traverser, par l'air que je respire et que je n'ai jamais souillé du mensonge. "

Comme le soleil fond et précipite un rocher de glace du sommet des Apennins, ainsi tomba la colère impétueuse de ce jeune homme à la voix de l'objet aimé. Sa tête altière était baissée, et un torrent de pleurs coulait de ses yeux. Sa mère, mêlant ses larmes aux siennes, le tenait embrassé sans pouvoir parler. Madame de La Tour, hors d'elle, me dit : " Je n'y puis tenir ; mon âme est déchirée. Ce malheureux voyage n'aura pas lieu. Mon voisin, tâchez d'emmener mon fils. Il y a huit jours que personne ici n'a dormi. "

Je dis à Paul : " Mon ami, votre sœur restera. Demain nous en parlerons au gouverneur ; laissez reposer votre famille, et venez passer cette nuit chez moi. Il est tard, il est minuit ; la croix du sud est droite sur l'horizon. "

Il se laissa emmener sans rien dire, et, après une nuit fort agitée, il se leva au point du jour, et s'en retourna à son habitation.

Mais qu'est-il besoin de vous continuer plus longtemps le récit de cette histoire ? Il n'y a jamais qu'un côté agréable à connaître dans la vie humaine. Semblable au globe sur lequel nous tournons, notre révolution rapide n'est que d'un jour, et une partie de ce jour ne peut recevoir la lumière que l'autre ne soit livrée aux ténèbres.

— Mon père, lui dis-je, je vous en conjure, achevez de me raconter ce que vous avez commencé d'une manière si touchante. Les images du bonheur nous plaisent ; mais celle du malheur nous instruisent. Que devint, je vous prie, l'infortuné Paul ?

— Le premier objet que vit Paul, en retournant à l'habitation, fut la négresse Marie, qui, montée sur un rocher, regardait vers la pleine mer. Il lui cria, du plus loin qu'il l'aperçut : " Où est Virginie ? " Marie tourna la tête vers son jeune maître, et se mit à pleurer. Paul, hors de lui, revint sur ses pas et courut au port. Il y apprit que Virginie s'était embarquée au point du jour, que son vaisseau avait mis à la voile aussitôt, et qu'on ne le voyait plus. Il revint à l'habitation, qu'il traversa sans parler à personne.

Quoique cette enceinte de rochers paraisse derrière nous presque perpendiculaire, ces plateaux verts qui en divisent la hauteur sont autant d'étages par lesquels on parvient, au moyen de quelques sentiers difficiles, jusqu'au pied de ce cône de rochers incliné et inaccessible, qu'on appelle le Pouce. A la base de ce rocher est une esplanade couverte de grands arbres, mais si élevée et si escarpée, qu'elle est comme une grande forêt dans l'air, environnée de précipices effroyables. Les nuages que le sommet du Pouce attire sans cesse autour de lui y entretiennent plusieurs ruisseaux, qui tombent à une si grande profondeur au fond de la vallée située au revers de cette montagne, que de cette hauteur on n'entend point le bruit de leur chute. De ce lieu, on voit une grande partie de l'île avec ses monts surmontés de leurs pitons, entre autres Pieter-Booth et les Trois-Mamelles, avec leurs vallons remplis de forêts ; puis la pleine mer et l'île de Bourbon, qui est à quarante lieues de là, vers l'occident.

Ce fut de cette élévation que Paul aperçut le vaisseau qui emmenait Virginie. Il le vit à plus de dix lieues au large, comme un point noir au milieu de l'Océan. Il resta une partie du jour tout occupé à le considérer : il était déjà disparu qu'il croyait le voir encore ; et, quand il fut perdu dans la vapeur de l'horizon, il s'assit dans ce lieu sauvage, toujours battu des vents, qui y agitent sans cesse les sommets des palmistes et des tatamaques. Leur murmure sourd et mugissant ressemble au bruit lointain des orgues, et inspire une profonde mélancolie. Ce fut là que je trouvai Paul, la tête appuyée contre le

rocher, et les yeux fixés vers la terre. Je marchais après lui depuis le lever du soleil : j'eus beaucoup de peine à le déterminer à descendre et à revoir sa famille. Je le ramenai cependant à son habitation ; et son premier mouvement, en revoyant madame de La Tour, fut de se plaindre amèrement qu'elle l'avait trompé. Madame de La Tour nous dit que le vent s'étant levé vers les trois heures du matin, le vaisseau étant au moment d'appareiller, le gouverneur, suivi d'une partie de son état-major et du missionnaire, était venu chercher Virginie en palanquin, et que, malgré ses propres raisons, ses larmes et celles de Marguerite, tout le monde criant que c'était leur bien à tous, ils avaient emmené sa fille à demi mourante. " Au moins, répondit Paul, si je lui avais fait mes adieux, je serais tranquille à présent. Je lui aurais dit : Virginie, si, pendant le temps que nous avons vécu ensemble, il m'est échappé quelque parole qui vous ait offensée, avant de me quitter pour jamais, dites-moi que vous me le pardonnez. Je lui aurais dit : Puisque je ne suis plus destiné à vous revoir, adieu, ma chère Virginie, adieu ! Vivez loin de moi contente et heureuse ! " Et comme il vit que sa mère et madame de La Tour pleuraient : " Cherchez maintenant, leur dit-il, quelque autre que moi qui essuie vos larmes ! " Puis il s'éloigna d'elles en gémissant, et se mit à errer çà et là dans l'habitation. Il en parcourait tous les endroits qui avaient été les plus chers à Virginie. Il disait à ses chèvres et à leurs petits chevreaux, qui le suivaient en bêlant : " Que me demandez-vous ? vous ne reverrez plus avec moi celle qui vous donnait à manger dans sa main. " Il fut au repos de Virginie, et, à la vue des oiseaux qui voltigeaient autour, il s'écria : " Pauvres oiseaux ! vous n'irez plus au-devant de celle qui était votre bonne nourrice. " En voyant Fidèle, qui flânerait çà et là, et marchait devant lui en quête, il soupira et lui dit : " Oh ! tu ne la trouveras plus jamais. " Enfin il fut s'asseoir sur le rocher où il lui avait parlé la veille ; et, à l'aspect de la mer où il avait vu disparaître le vaisseau qui l'avait emmenée, il pleura abondamment.

Cependant nous le suivions pas à pas, craignant quelque suite funeste de l'agitation de son esprit. Sa mère et madame de La Tour le priaient, par les termes les plus tendres, de ne pas augmenter leur douleur par son désespoir. Enfin celle-ci parvint à le calmer, en lui prodiguant les noms les plus propres à réveiller ses espérances. Elle l'appela son fils, son cher fils, son gendre, celui à qui elle destinait sa fille. Elle l'engagea à rentrer dans la maison, et à y prendre quelque peu de nourriture. Il se mit à table avec nous auprès de la place où se mettait la compagne de son enfance : et, comme si elle l'eût encore occupée, il lui adressait la parole et lui présentait les mets qu'il savait lui être le plus agréables, mais, dès qu'il s'apercevait de son erreur, il se mettait à pleurer. Les jours suivants, il recueillit tout ce qui avait été à son usage particulier, les derniers bouquets qu'elle avait portés, une tasse de coco où elle avait coutume de boire ; et, comme si ces restes de son amie eussent été les choses du monde les plus précieuses, il les baisait et les mettait en réserve. L'ambre ne répand pas un parfum aussi doux que les objets touchés par l'objet que l'on aime. Enfin, voyant que ses regrets augmentaient ceux de sa mère et de madame de La Tour, et que les besoins de la famille demandaient un travail continu, il se mit, avec l'aide de Domingue, à réparer le jardin.

Bientôt, ce jeune homme, indifférent comme un érècle pour tout ce qui se passe dans le monde, me pria de lui apprendre à lire et à écrire, afin qu'il pût entretenir une correspondance avec Virginie. Il voulut ensuite s'instruire dans la géographie, pour se faire une idée du pays où elle débarquerait, et dans l'histoire, pour connaître les mœurs de la société où elle allait vivre. Ainsi il s'était perfectionné dans l'agriculture et dans l'art de disposer avec agrément le terrain le plus irrégulier, par le sentiment de l'amour. Sans doute, c'est aux jouissances que se propose cette passion ardente et inquiète que les hommes doivent la plupart des sciences et des arts : et c'est de ses privations qu'est née la philosophie, qui apprend à se consoler de

tout. Ainsi la nature ayant fait l'amour le lien de tous les êtres, l'a rendu le premier mobile de nos sociétés, et l'instigateur de nos lumières et de nos plaisirs.

Paul ne trouva pas beaucoup de goût dans l'étude de la géographie, qui, au lieu de nous décrire la nature de chaque pays, ne nous présente que les divisions politiques. L'histoire, et surtout l'histoire moderne, ne l'intéressa guère davantage. Il n'y voyait que des malheurs généraux et périodiques, dont il n'apercevait pas les causes ; des guerres sans sujets et sans objets, des intrigues obscures, des nations sans caractère et des princes sans humanité. Il préférait à cette lecture celle des romans qui, s'occupant davantage des sentiments et des intérêts des hommes, lui offraient quelquefois des situations pareilles à la sienne. Aussi aucun livre ne lui fit autant de plaisir que le Télémaque, par ses tableaux de la vie champêtre et des passions naturelles au cœur humain. Il en lisait à sa mère et à madame de La Tour les endroits qui l'affectaient davantage : alors, ému par de touchants souvenirs, sa voix s'étouffait et les larmes coulaient de ses yeux. Il lui semblait trouver dans Virginie la dignité et la sagesse d'Antiope, avec les malheurs et la tendresse d'Eucharis. D'un autre côté, il fut tout bouleversé par la lecture de nos romans à la mode, pleins de mœurs et de maximes licencieuses ; et, quand il sut que ces romans renfermaient une peinture véritable des sociétés de l'Europe, il craignit, non sans quelque apparence de raison, que Virginie ne vint à s'y corrompre et à l'oublier.

En effet, plus d'un an et demi s'était écoulé sans que Madame de La Tour eût des nouvelles de sa tante et de sa fille : seulement, elle avait appris, par une voie étrangère que celle-ci était arrivée heureusement en France. Enfin, elle reçut, par un vaisseau qui allait aux Indes, un paquet et une lettre écrite de la propre main de Virginie. Malgré la circonspection de son aimable et indulgente fille, elle jugea qu'elle était fort malheureuse. Cette lettre peignait si bien sa situation et son caractère, que je l'ai retenue presque mot par mot.

« Très chère et bien-aimée maman,

« Je vous ai déjà écrit plusieurs lettres de mon écriture ; et, comme je n'en ai pas eu de réponse, j'ai lieu de craindre qu'elle ne vous soient point parvenues. J'espère mieux de celle-ci, par les précautions que j'ai prises pour vous donner de mes nouvelles, et pour recevoir des vôtres.

« J'ai versé bien des larmes depuis notre séparation, moi qui n'avais presque jamais pleuré que sur les maux d'autrui ! Ma grand'tante fut bien surprise à mon arrivée, lorsque, m'ayant questionné sur mes talents, je lui dis que je ne savais ni lire ni écrire. Elle me demanda qu'est-ce que j'avais donc appris depuis que j'étais au monde ; et, quand je lui eus répondu que c'était à avoir soin d'un ménage et à faire votre volonté, elle me dit que j'avais reçu l'éducation d'une servante. Elle me mit, dès le lendemain, en pension dans une grande abbaye, auprès de Paris, où j'ai des maîtres de toute espèce : ils m'enseignent, entre autres choses, l'histoire, la géographie, la grammaire, la mathématique, et à monter à cheval ; mais j'ai de si faibles dispositions pour toutes ces sciences, que je ne profiterai pas beaucoup avec ces messieurs. Je sens que je suis une pauvre créature qui ai peu d'esprit, comme ils le font entendre. Cependant les bontés de ma tante ne se refroidissent point. Elle me donne des robes nouvelles à chaque saison. Elle a mis près de moi deux femmes de chambre, qui sont aussi bien parées que de grandes dames. Elle m'a fait prendre le titre de comtesse ; mais elle m'a fait quitter mon nom de La Tour, qui m'était aussi cher qu'à vous-même, par tout ce que vous m'avez raconté des peines que mon père avait souffertes pour vous épouser. Elle a remplacé votre nom de femme par celui de votre famille, qui m'est encore cher cependant, parce qu'il a été votre nom de fille. Me voyant dans une situation aussi brillante, je l'ai suppliée de vous envoyer quelques secours. Comment vous rendre sa réponse ? Mais vous m'avez recommandé de vous dire toujours la vérité. Elle m'a donc répondu que peu ne vous servirait à rien, et que, dans la vie simple que vous menez, beaucoup vous embarrasserait. J'ai cherché d'abord à vous donner de mes nouvelles par une main étrangère, au défaut de la mienne. Mais n'ayant, à mon arrivée ici, personne en qui je pusse prendre confiance, je me suis appliquée, nuit et jour, à apprendre à lire et à écrire : Dieu m'a fait la grâce d'en venir à bout en peu de temps. J'ai chargé de l'envoi de mes premières lettres les dames qui sont

autour de moi ; j'ai lieu de croire qu'elles les ont remises à ma grand-tante. Cette fois, j'ai eu recours à une pensionnaire de mes amies : c'est sous son adresse ci-jointe que je vous prie de me faire passer vos réponses. Ma grand-tante m'a interdit toute correspondance au dehors, qui pourrait, selon elle, mettre obstacle aux grandes vues qu'elle a sur moi. Il n'y a qu'elle qui puisse me voir à la grille, ainsi qu'un vieux seigneur de ses amis, qui a, dit-elle, beaucoup de goût pour ma personne. Pour dire la vérité, je n'en ai point du tout pour lui, quand même j'en pourrais prendre pour quelqu'un.

“ Je vis au milieu de l'éclat de la fortune, et je ne peux disposer d'un sou. On dit que si j'avais de l'argent cela tirerait à conséquence. Mes robes mêmes appartiennent à mes femmes de chambre, qui se les disputent avant que je les aies quittées. Au sein des richesses, je suis bien plus pauvre que je ne l'étais auprès de vous, car je n'ai rien à donner. Lorsque j'ai vu que les grands talents que l'on m'enseignait ne me procuraient pas la facilité de faire le plus petit bien, j'ai eu recours à mon aiguille, dont heureusement vous m'avez appris à faire usage. Je vous envoie donc plusieurs paires de bas de ma façon, pour vous et maman Marguerite, un bonnet pour Domingue, et un de mes mouchoirs rouges pour Marie. Je joins à ce paquet des pepins et des noyaux des fruits de mes collections, avec des graines de toutes sortes d'arbres que j'ai recueillies à mes heures de récréation, dans le parc de l'abbaye. J'y ai ajouté aussi des semences de violettes, de marguerites, de bassinets, de coquelicots, de bleuets, de scabièuses, que j'ai ramassées dans les champs. Il y a, dans les prairies de ce pays, de plus belles fleurs que dans les nôtres, mais personne ne s'en soucie. Je suis sûre que vous et maman Marguerite serez plus contentes de ce sac de graines que du sac de piastres qui a été la cause de notre séparation et de mes larmes. Ce sera une grande joie pour moi si vous avez un jour la satisfaction de voir des pommiers croître auprès de nos bananiers, et des hêtres mêler leur feuillage à celui de nos cocotiers. Vous vous croirez dans la Normandie, que vous aimez tant.

“ Vous m'avez enjointe de vous mander mes joies et mes peines. Je n'ai plus de joie loin de vous : pour mes peines, je les adoucis en pensant que je suis dans un poste où vous m'avez mise par la volonté de Dieu. Mais le plus grand chagrin que j'y éprouve est que personne ne me parle ici de vous, et que je n'en puis parler à personne. Mes femmes de chambre, ou plutôt celles de ma grand-tante,

car elles sont plus à elle qu'à moi, me disent, lorsque je cherche à amener la conversation sur des objets qui me sont si chers : Mademoiselle, souvenez-vous que vous êtes française, et que vous devez oublier le pays des sauvages. Ah ! je n'oublierai plutôt moi-même que d'oublier le lieu où je suis née et où vous vivez ! C'est ce pays-ci qui est pour moi un pays de sauvages ; car j'y vis seule, n'ayant personne à qui je puisse faire part de l'amour que vous portera jusqu'au tombeau,

“ Très chère et bien-aimée maman,
“ Votre obéissante et tendre fille,
“ VIRGINIE DE LA TOUR.”

N. B.—Je recommande à vos bontés Marie et Domingue, qui ont pris tant de soins de mon enfance, caressez pour moi Fidèle, qui m'a retrouvée dans les bois.”

Paul fut bien étonné de ce que Virginie ne parlait du tout de lui, elle qui n'avait pas oublié dans ses ressouvenirs le chien de la maison : mais il ne savait pas que, quelque longue que soit la lettre d'une femme, elle n'y met jamais sa pensée la plus chère qu'à la fin.

Dans un post-scriptum, Virginie recommandait particulièrement à Paul deux espèces de graines, celles de la violettes et de scabièuses. Elle lui donnait quelques instructions sur les caractères de ces plantes et sur les lieux les plus propres à les semer. “ La violette, lui mandait-elle, produit une petite fleur d'un violet foncé, qui aime à se cacher sous les buissons, mais son charmant parfum l'y fait bientôt découvrir.” Elle lui enjoignait de la semer sur le bord de la fontaine, au pied de son cocotier. “ La scabièuse, ajoutait-elle, donne une jolie fleur d'un bleu mourant, et à fond noir piquetés de blanc. On la croirait en deuil. On l'appelle aussi, pour cette raison, fleur de veuve. Elle se plaît dans les lieux après et battus des vents.” Elle le priaît de la semer sur le rocher où elle lui avait parlé la nuit pour la dernière fois, et donner à ce rocher pour l'amour d'elle, le nom de *Rocher des adieux*.

Elle avait renfermé ces semences dans une petite bourse dont le tissu était fort simple, mais qui parut sans prix à Paul, lorsqu'il y aperçut un P et un V entrelacés et formés de cheveux, qu'il reconnut, à leur beauté, pour ceux de Virginie.

La lettre de cette sensible et vertueuse demoiselle fit verser des larmes à toute la famille. Sa mère lui répondit, au nom de la société, de rester ou de revenir à son gré, l'assurant qu'ils avaient tous perdu la meilleure partie de leur bonheur depuis son départ, et que, pour elle en particulier, elle en était inconsolable.

Paul lui écrivit une lettre fort longue, où il l'assurait qu'il allait rendre le jardin digne d'elle, et y mêler les plantes de l'Europe à celle de l'Afrique, ainsi qu'elle avait entrelacé leurs noms dans son ouvrage. Il lui envoyait des fruits des cocotiers de sa fontaine, parvenus à une maturité parfaite. Il n'y joignait, ajoutait-il, aucune autre semence de l'île, afin que le désir d'en revoir les productions la déterminât à y revenir promptement. Il la suppliait de se rendre au plus tôt aux vœux ardents de leur famille, et aux siens particuliers, puisqu'il ne pouvait désormais goûter aucune joie loin d'elle.

Paul sema avec le plus grand soin les graines européennes, et surtout celles de violettes et de scabièuses, dont les fleurs semblaient avoir quelque analogie avec le caractère et la situation de Virginie, qui les lui avait si particulièrement recommandées ; mais, soit qu'elles eussent été éventées dans le trajet, soit plutôt que le climat de cette partie de l'Afrique ne leur soit pas favorable, il n'en germa qu'un petit nombre, qui ne put venir à sa perfection.

Cependant l'envie, qui va même au-devant du bonheur des hommes surtout dans les colonies françaises, répandit dans l'île des bruits qui donnaient beaucoup d'inquiétude à Paul. Les gens du vaisseau qui avaient apporté la lettre de Virginie assuraient qu'elle était sur le point de se marier : ils nommaient le seigneur de la cour qui devait l'épouser ; quelques-uns mêmes disaient que la chose était faite, et qu'ils en avaient été témoins. D'à bord Paul méprisa des nouvelles apportées par un vaisseau de commerce, qui en répand souvent de fausses sur les lieux de son passage. Mais comme plusieurs habitants de l'île, par une pitié perfide, s'empressaient de le plaindre de cet événement, il commença à y ajou-

ter quelque croyance. D'ailleurs, dans quelques-uns des romans qu'il avait lus, il voyait la trahison traitée de plaisanterie ; et, comme il savait que ces livres renfermaient des peintures assez fidèles des mœurs de l'Europe, il craignit que la fille de madame de La Tour ne vint à s'y corrompre, et à oublier ses anciens engagements. Ses lumières le rendaient déjà malheureux. Ce qui acheva d'augmenter ses craintes, c'est que plusieurs vaisseaux d'Europe arrivèrent ici depuis, dans l'espace de six jours, sans qu'aucun d'eux apportât des nouvelles de Virginie.

Cet infortuné jeune homme, livré à toutes les agitations de son cœur, venait me voir souvent, pour confirmer ou pour bannir ses inquiétudes par mon expérience du monde.

Je demeure, comme je vous l'ai dit, à une lieue, et demie d'ici, sur les bords d'une petite rivière qui coule le long de la Montagne-Longue. C'est là que je passe ma vie, seul, sans femme, sans enfants, et sans esclaves.

Après le rare bonheur de trouver une compagne qui nous soit bien assortie, l'état le moins malheureux de la vie est sans doute de vivre seul. Tout homme qui a eu beaucoup à se plaindre des hommes cherche la solitude. Il est même très-remarquable que tous les peuples malheureux par leurs opinions, leurs mœurs ou leurs gouvernements, ont produit des classes nombreuses de citoyens entièrement dévoués à la solitude et au célibat. Tels ont été les Égyptiens dans leur décadence ; les Grecs du Bas-Empire ; et tels sont, de nos jours, les Indiens, les Chinois, les Grecs modernes, les Italiens, et la plupart des peuples orientaux et méridionaux de l'Europe. La solitude ramène en partie l'homme au bonheur naturel, en éloignant de lui le malheur social. Au milieu de nos sociétés divisées par tant de préjugés, l'âme est dans une agitation continuelle ; elle roule sans cesse en elle-même mille opinions turbulentes et contradictoires, dont les membres d'une société ambitieuse et misérable cherchent à se subjuguier les uns les autres. Mais dans la solitude elle dépose ces illusions étrangères qui la troublent ; elle

reprend le sentiment d'elle-même, de la nature et de son auteur. Ainsi l'eau bourbeuse d'un torrent qui ravage les campagnes, venant à se répandre dans quelque petit bassin écarté de son cours, dépose ses vases au fond de son lit, reprend sa première limpidité, et, redevenue transparente, réfléchit, avec ses propres rivages, la verdure de la terre et la lumière des cieux. La solitude rétablit aussi bien les harmonies du corps que celles de l'âme. C'est dans la classe des solitaires que se trouvent les hommes qui poussent le plus loin la carrière de la vie ; tels sont les brames de l'Inde. Enfin je la crois, si nécessaire au bonheur dans le monde même, qu'il me paraît impossible d'y goûter un plaisir durable, de quelque sentiment que ce soit, ou de régler sa conduite sur quelque principe stable, si l'on ne se fait une solitude intérieure, d'où notre opinion sorte bien rarement, et où celle d'autrui n'entre jamais. Je ne veux pas dire toutefois que l'homme doive vivre absolument seul ; il est avec tout le genre humain par ses besoins ; il doit donc ses travaux aux hommes ; il se doit aussi au reste de la nature. Mais, comme Dieu a donné à chacun de nous des organes parfaitement assortis aux éléments du globe où nous vivons, des pieds pour le sol, des poumons pour l'air, des yeux pour la lumière, sans que nous puissions intervertir l'usage de ces sens, il s'est réservé pour lui seul, qui est l'auteur de la vie, le cœur, qui en est le principal organe.

Je passe donc mes jours loin des hommes, que j'ai voulu servir et qui m'ont persécuté. Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe et quelques cantons de l'Amérique et de l'Afrique, je me suis fixé dans cette île peu habitée, séduit par sa douce température et par ses solitudes. Une cabane que j'ai bâtie dans la forêt, au pied d'un arbre, un petit champ défriché de mes mains, une rivière qui coule devant ma porte, suffisent à mes besoins et à mes plaisirs. Je joins à ces jouissances celles de quelques bons livres qui m'apprennent à devenir meilleur. Ils font encore servir à mon bonheur le monde même que j'ai quitté : ils me présentent les tableaux des passions

qui en rendent les habitants si misérables ; et, par la comparaison que je fais de leur sort au mien, ils me font jouir d'un bonheur négatif. Comme un homme sauvé du naufrage sur un rocher, je contemple de ma solitude les orages qui frémissent dans le reste du monde ; mon repos même redouble par le bruit lointain de la tempête. Depuis que les hommes ne sont plus sur mon chemin, et que je ne suis plus sur le leur, je ne les hais plus, je les plains. Si je rencontre quelque infortuné, je tâche de venir à son secours par mes conseils, comme un passant sur le bord d'un torrent tend la main à un malheureux qui s'y noie. Mais je n'ai guère trouvé que l'innocence attentive à ma voix. La nature appelle en vain à elle le reste des hommes ; chacun d'eux se fait d'elle une image qu'il revêt de ses propres passions. Il poursuit toute sa vie ce vain fantôme qui l'égare, et il se plaint ensuite au ciel de l'erreur qu'il s'est formée lui-même. Parmi un grand nombre d'infortunés que j'ai quelquefois essayé de ramener à la nature, je n'en ai pas trouvé un seul qui ne fût enivré de ses propres misères. Ils m'écoutaient d'abord avec attention, dans l'espérance que je les aiderais à acquiescer de la gloire ou de la fortune ; mais, voyant que je ne voulais leur apprendre qu'à s'en passer, ils me trouvaient moi-même misérable de ne pas courir après leur malheureux bonheur : ils blâmaient ma vie solitaire ; ils prétendaient qu'eux seuls étaient utiles aux hommes, et ils s'efforçaient de m'entraîner dans leur tourbillon. Mais, si je me communique à tout le monde, je ne me livre à personne. Souvent il me suffit de moi pour me servir de leçon à moi-même. Je repasse, dans le calme présent, les agitations passées de ma propre vie, auxquelles j'ai donné tant de prix ; les protections, la fortune, la réputation, les voluptés et les opinions qui se combattent par toute la terre. Je compare tant d'hommes que j'ai vus se disputer avec fureur ces chimères, et qui ne sont plus, aux flots de ma rivière, qui se brisent en écumant contre les rochers de son lit, et disparaissent pour ne revenir jamais. Pour moi, je me laisse entraîner en paix au

fleuve du temps, vers l'océan de l'avenir, qui n'a plus de rivages ; et, par le spectacle des harmonies actuelles de la nature, je m'élève vers son auteur, et j'espère dans un autre monde de plus heureux destins.

Quoiqu'on n'aperçoive pas de mo. ermitage, situé au milieu d'une forêt, cette multitude d'objets que nous présente l'élévation du lieu où nous sommes, il s'y trouve des dispositions intéressantes, surtout pour un homme qui, comme moi, aime mieux rentrer en lui-même que s'étendre au dehors. La rivière qui coule devant ma porte passe en ligne droite à travers les bois, en sorte qu'elle me présente un long canal ombragé d'arbres de toute sorte de feuillages : il y a des tatamaques, des bois d'ébène, et de ceux qu'on appelle ici bois de pomme, bois d'olive et bois de cannelle ; des bosquets de palmistes élèvent çà et là leurs colonnes nues et longues de plus de cent pieds, surmontées à leurs sommets d'un bouquet de palmes, et paraissent au-dessus des autres arbres comme une forêt plantée sur une autre forêt. Il s'y joint des lianes de divers feuillages, qui, s'enlaçant d'un arbre à l'autre, forment ici des arcades de fleurs, là de longues courtines de verdure. Des odeurs aromatiques sortent de la plupart de ces arbres, et leurs parfums ont tant d'influence sur les vêtements mêmes, qu'on sent ici un homme qui a traversé une forêt, quelques heures après qu'il en est sorti. Dans la saison où ils donnent leurs fleurs, vous les diriez à demi couverts de neige. A la fin de l'été, plusieurs espèces d'oiseaux étrangers viennent, par un instinct incompréhensible, de régions inconnues, au delà des vastes mers, récolter les graines des végétaux de cette île, et opposent l'éclat de leurs couleurs à la verdure des arbres, rembrunie par le soleil. Telles sont, entre autres, diverses espèces de perruches, et les pigeons bleus, appelés ici pigeons hollandais. Les singes, habitants domiciliés de ces forêts, se jouent dans leurs sombres rameaux, dont ils se détachent par leur poil gris et verdâtre, et leur face toute noire ; quelques-uns s'y suspendent par la queue et se balancent en l'air ; d'autres sautent

de branche en branche, portant leurs petits dans leurs bras. Jamais le fusil meurtrier n'y a effrayé ces paisibles enfants de la nature. On n'y entend que des cris de joie, des gazouillements et des ramages inconnus de quelques oiseaux des terres australes, que répètent au loin les échos de ces forêts. La rivière, qui coule en bouillonnant sur un lit de roches, à travers les arbres, réfléchit çà et là dans ses eaux limpides leurs masses vénérables de verdure et d'ombre, ainsi que les jeux de leurs heureux habitants : à mille pas de là, elle se précipite de différents étages de rochers, et forme, à sa chute, une nappe d'eau unie comme le cristal, qui se brise, en tombant, en bouillons d'écume. Mille bruits confus sortent de ces eaux tumultueuses ; et, dispersés par les vents dans la forêt, tantôt ils fuient au loin, tantôt ils se rapprochent tous à la fois, et assourdissent comme les sons des cloches d'une cathédrale. L'air, sans cesse renouvelé par le mouvement des eaux, entretient sur les bords de cette rivière, malgré les ardeurs de l'été, une verdure et une fraîcheur qu'on trouve rarement dans cette île, sur le haut mêmes des montagnes.

A quelque distance de là est un rocher assez éloigné de la cascade pour qu'on n'y soit pas étourdi du bruit de ses eaux, et qui en est assez voisin pour y jouir de leur vue, de leur fraîcheur et de leur murmure. Nous allions quelquefois dans les grandes chaleurs, dîner à l'ombre de ce rocher, madame de La Tour, Marguerite, Virginie, Paul et moi. Comme Virginie dirigeait toujours au bien d'autrui ses actions même les plus communes, elle ne mangeait pas un fruit à la campagne qu'elle n'en mit en terre les noyaux ou les pepins. " Il n'en viendra, disait-elle, des arbres qui donneront leurs fruits à quelque voyageur, ou au moins à un oiseau. " Un jour donc qu'elle avait mangé une papaye au pied de ce rocher, elle y planta les semences de ce fruit. Bientôt après, il v crut plusieurs papayers, parmi lesquels il y en avait une femelle, c'est-à-dire qui porte des fruits. Cet arbre n'était pas si haut que le genou de Virginie à son départ ; mais comme il croit vite, deux ans après il avait vingt

pieds de hauteur, et son tronc était entouré, dans sa partie supérieure, de plusieurs rangs de fruits mûrs. Paul, s'étant rendu par hasard dans ce lieu, fut rempli de joie en voyant ce grand arbre sorti d'une petite graine qu'il avait vu planter par son amie ; et, en même temps, il fut saisi d'une tristesse profonde par ce témoignage de longue absence. Les objets que nous voyons habituellement ne nous font pas apercevoir de la rapidité de notre vie ; ils vieillissent avec nous d'une vieillesse insensible : mais ce sont ceux que nous revoions tout à coup, après les avoir perdus quelques années de vue, qui nous avertissent de la vitesse avec laquelle s'écoule le fleuve de nos jours. Paul fut aussi surpris et aussi troublé à la vue de ce grand papayer chargé de fruits, qu'un voyageur l'est, après une longue absence de son pays, de n'y plus retrouver ses contemporains, et d'y voir leurs enfants qu'il avait laissés à la mamelle, devenus eux-mêmes pères de famille. Tantôt il voulait l'abattre, parce qu'il lui rendait trop sensible la longueur du temps qui s'était écoulé depuis le départ de Virginie ; tantôt, le considérant comme un monument de sa bienfaisance, il baisait son tronc, et lui adressait des paroles pleines d'amour et de regrets. O arbre, dont la postérité existe encore dans nos bois, je vous ai vu moi-même avec plus d'intérêts et de vénération que les arcs de triomphe des Romains ! Puisse la nature, qui détruit chaque jour les monuments de l'ambition des rois, multiplier dans nos forêts ceux de la bienfaisance d'une jeune et pauvre fille !

(A continuer.)

— ooo —

Pensées.

L'ignorance est un état d'enfance perpétuelle ; elle suppose l'oisiveté qui engendre tous les vices. L'homme instruit peut bien n'être pas heureux ; mais il a de plus que l'ignorant de savoir ce qu'il doit faire pour sortir du malheur.

Recueille comme autant de perles précieuses les paroles de ceux qui sont un océan de science et de vertu.

LES FIANCÉS.

PAR

ALEXANDRE MANZONI.

TRADUCTION NOUVELLE

PAR

Max Desnoyers.

(Suite.)

CHAPITRE VI

— Je suis à vos ordres, répéta don Rodrigo en restant debout au milieu du salon. La manière dont ces paroles étaient proférées signifiait clairement : Songe devant qui tu es ; pèse tes termes et sois bref.

Pour donner du courage au père Cristoforo, il n'y avait pas de moyen plus sûr que de prendre avec lui un ton arrogant : il se sentit venir aux lèvres plus de mots qu'il n'en avait besoin ; mais, songeant combien il importait d'être circonspect, il dit humblement :

— Je viens vous proposer un acte de justice et de charité. Certains hommes mal famés se sont servis du nom de Votre Illustrissime Seigneurie pour faire peur à un pauvre curé, l'empêcher d'accomplir son devoir, et pour persécuter deux innocents. Vous pouvez d'un mot confondre ces méchants, rendre force au bon droit, et tirer de peine ceux auxquels on fait cette cruelle violence ; dès lors, la conscience, l'honneur...

— Vous me parlerez de ma conscience lorsque j'irai à confesse ; et quant à mon honneur, sachez que j'en suis le seul gardien et que je regarderais comme téméraire celui qui oserait partager ce soin avec moi !

Le père Cristoforo, averti par ce langage que le seigneur Rodrigo voulait pousser les choses au pire pour soulever une dispute, s'appliqua à opposer la patience aux provocations et répondit :

— Si je vous ai dit quelque chose de blessant, c'était contre mon intention : corrigez-moi... reprenez-moi si je ne parle pas comme il convient... mais daignez m'écouter pour l'amour du ciel ! par ce Dieu

devant qui nous comparaitrons tous un jour !

Et, prenant entre ses doigts la petite tête de mort suspendue à son chapelet, il la mit devant les yeux de son sévère auditeur.

— Ne vous obstinez pas, seigneur à refuser une justice qui vous est si facile et à laquelle ces pauvres gens ont droit. Pensez que Dieu a toujours les yeux sur nous et que les gémissements du pauvre sont entendus de lui ; l'innocence est puissante à son...

— Hé ! père, interrompit brusquement don Rodrigo, le respect que je porte à votre habit est grand sans doute. Mais si quelque chose pouvait me le faire oublier, ce serait de le voir sur le dos d'un homme qui oserait venir faire l'espion chez moi !

Ce mot fit monter le rouge au visage du moine ; mais, de l'air d'un homme qui avale une médecine amère, il reprit :

— Je ne crois pas que vous pensiez qu'une telle épithète me soit applicable. Je suis sûr que dans votre cœur vous sentez que ma démarche n'est ni vile ni méprisable. Ecoutez-moi, seigneur, et fasse le ciel que vous n'ayez pas un jour à vous repentir d'avoir été sourd à mes prières !... Ne mettez pas votre gloire, seigneur don Rodrigo... et quelle gloire devant les hommes !... et devant Dieu !... Vous pouvez beaucoup ici-bas, mais...

— Savez-vous, interrompit Rodrigo avec dédain, que lorsqu'il me prend fantaisie d'entendre un sermon je vais à l'église tout comme un autre ? Oh ! oh ! continua-t-il avec un sourire forcé, vous me traitez pour plus que je ne suis. Un prédicateur dans ma maison ! cela ne convient qu'aux princes !

— Ce Dieu qui demande compte aux princes de la parole qu'il leur fait entendre dans leur palais, ce Dieu vous donne en ce moment une preuve de miséricorde en vous envoyant un de ces ministres, indigne et misérable sans doute... mais un de ses ministres qui vous prie pour une innocente...

— En un mot, mon père, dit don Rodrigo en se disposant à partir, je ne sais ce que vous voulez dire. Tout ce que je comprends, c'est qu'il y a une jeune fille à laquelle vous prenez grand intérêt. Allez

faire vos confidences à qui vous voudrez, mais ne prenez pas la liberté de fatiguer plus longtemps un gentilhomme.

Au mouvement de don Rodrigo pour s'en aller, le père Cristoforo s'était placé devant lui avec respect, les mains levées comme pour le supplier, et lui dit :

— Elle m'intéresse, il est vrai, mais pas plus que vous ; ce sont deux âmes pour lesquelles je donnerais mon sang. Don Rodrigo, je ne puis faire autre chose que de prier Dieu pour vous, mais je le ferai du fond de mon cœur !... Ne me refusez pas... ne retenez pas dans la terreur et les angoisses une pauvre innocente ! Une parole de vous peut tout faire.

— Eh bien ! répondit Rodrigo, puisque je puis tout faire pour cette personne... puisque cette personne vous tient tant au cœur...

— Eh bien ? reprit anxieusement le père Cristoforo à qui la contenance de don Rodrigo ne permettait pas de se livrer à l'espérance que ses paroles semblaient annoncer.

— Eh bien ! conseillez-lui de venir se mettre sous ma protection ; elle ne manquera de rien ici, et nul n'osera l'inquiéter, ou je ne suis pas un chevalier.

A cette proposition, l'indignation du religieux, comprimée jusqu'alors éclata ; toute la prudence et la patience qu'il s'était promises s'évanouirent en fumée... le vieil homme et l'homme nouveau furent d'accord et, dans des cas semblables, le père Cristoforo comptait vraiment pour deux.

— Votre protection ! s'écria-t-il en faisant deux pas en arrière et se posant fièrement sur le pied droit, mettant sa main droite sur sa hanche, levant l'index de la gauche vers don Rodrigo et le fixant avec ses yeux enflammés. Votre protection ! Il vaut mieux que vous ayez tenu ce langage et que vous n'ayez fait une pareille proposition ! Vous avez comblé la mesure... Je ne vous crains plus !...

— Comment parles-tu, moine ?

— Je parle comme on le doit à celui qui est abandonné de Dieu et ne peut plus faire peur !... Votre protection !... Ah ! je sais bien que cette innocente était sous la protection de Dieu !... Mais vous me le

faites sentir avec tant de certitude que je n'ai plus besoin de ménagements pour parler d'elle !... Je dis Lucia ! Voyez, je prononce le nom le front levé et les yeux immobiles !

—Comment ! dans cette maison ?

—Ah ! j'ai compassion de cette maison : la malédiction de Dieu plane sur elle... Pensez-vous que la justice de Dieu s'arrêtera devant quatre pierres et quatre bandits ? Vous avez cru que le Seigneur avait fait une créature à son image pour vous donner le plaisir de la tourmenter ! vous avez méprisé son avertissement ! Vous être jugé ! Le cœur de Pharaon était endurci comme le vôtre, Dieu le brisa !... Lucia n'a rien à craindre de vous ; c'est un pauvre moine qui vous le dit... et écoutez bien ce que je vous annonce : un jour viendra...

Don Rodrigo était demeuré interdit par la surprise et la colère sans trouver de paroles pour exprimer ce qu'il ressentait ; mais quand il entendit tonner une prédiction, il éprouva une lointaine et mystérieuse terreur qui augmenta sa fureur. Saisissant rapidement la main du père Cristoforo, il s'écria :

—Sors d'ici, téméraire ! poltron encapuchonné !

Ces paroles calmèrent un moment le père Cristoforo. L'idée de mauvais traitements et d'injures était si bien associée dans son esprit à celle de patience résignée et de silence, que, sous le coup de cette apostrophe, son mouvement de colère s'apaisa, et il ne lui resta plus que la résolution d'écouter en silence ce qu'il plairait à don Rodrigo de dire et, retirant avec douceur sa main des serres du gentilhomme, il baissa la tête et resta immobile.

—Manant parvenu, poursuivit don Rodrigo, tu agis comme tes pareils ! rend grâce à la robe qui couvre tes épaules et leur épargne les caresses que tu mériterais pour t'enseigner à parler !... Sors avec tes jambes pour cette fois... plus tard nous verrons...

Et, finissant ces mots, il montra la porte avec mépris au père Cristoforo qui baissa la tête et sortit, laissant Rodrigo mesurer d'un pas furibond le champ de bataille.

Quand le religieux eut fermé la porte, il aperçut un homme qui se glissait furtivement le long du mur de manière à n'être pas vu du salon

où l'entretien avait eu lieu ; il reconnut le vieux serviteur qui l'avait reçu à son arrivée au château. Cet homme était dans la maison depuis près de quarante ans, du temps du père de don Rodrigo, lequel avait des mœurs bien différentes de celles de son fils !... A la mort de son père, don Rodrigo avait renouvelé ses serviteurs ; néanmoins il avait gardé ce vieillard, qui avait à ses yeux deux qualités importantes : une connaissance approfondie de l'étiquette et le sentiment de la dignité de la famille. Le pauvre homme n'eût jamais laissé entrevoir devant son maître sa désapprobation de ce qu'il voyait journellement ; à peine murmurait-il quelques reproches vis-à-vis des autres serviteurs, qui prenaient plaisir à l'exciter pour l'entendre faire l'éloge de l'ancienne manière de vivre de la maison, ce qui était pour eux un sujet d'inépuisables railleries que même les oreilles du maître accueillaient avec plaisir.

Mais, les jours de réception, le vieux serviteur devenait un personnage en raison de sa science des usages du grand monde

Le père Cristoforo le salua en passant et poursuivit son chemin ; mais le vieillard l'accosta mystérieusement, lui fit signe d'entrer avec lui dans un corridor obscur et lui dit :

—Père, j'ai tout entendu j'ai besoin de vous parler.

—Dites vite, bonhomme.

—Ici ! oh ! non ! si mon maître me voyait !... Mais je sais bien des choses... J'irai demain au couvent.

—Est-ce qu'il y a quelques projets ?

—Il y a pour sûr quelque chose dans l'air... Mais maintenant je serai aux agnets... laissez moi faire. Je suis forcé de voir ici des choses !... des choses à faire frémir !... Je suis dans une maison !... mais je veux sauver mon âme !

—Dieu vous bénisse ! dit le religieux ; —et il mit sa main sur la tête du vieillard en y traçant le signe de la croix ; —notre Sauveur vous récompensera... ne manquez pas de venir demain.

—J'irai, répondit le serviteur ; mais allez-en vite, pour l'amour du ciel... et surtout ne me nommez pas !

En disant ces mots, il regarda avec soin dans le corridor, et voyant le champ libre il fit sortir le père Cristoforo, dont la figure exprima mieux que n'eussent pu faire des paroles ce qu'il ressentait.

Une fois hors de cette maison, le bon religieux respira plus librement et descendit à grands pas le coteau, le visage en feu et l'âme bouleversée par ce qui venait de se passer : mais l'offre si imprévue du vieux serviteur lui paraissait un signe visible de la protection du ciel et lui apportait un grand soulagement.

—C'est un fil que la Providence met entre mes mains, se disait-il, et dans cette maison ! et sans que j'y songeasse !

Tout en continuant ces réflexions, il leva les yeux et vit le soleil disparaître derrière la montagne ; il pressa sa marche afin d'avoir le temps d'aller porter une parole de consolation à ses protégés et d'être rentré au couvent avant la nuit, ce qui était une des règles les plus sévères du code des capucins.

Pendant ce temps, sous l'humble toit de Lucia, avaient été examinés et débattus des projets dont il convient d'informer le lecteur.

Après le départ du père Cristoforo, le silence avait régné quelques minutes

Lucia préparait tristement le dîner. Renzo, sur le point de partir à chaque instant pour fuir la vue du chagrin de sa fiancée, ne pouvait s'y résoudre.

Agnèse, attentive, en apparence, à son rouet, ruminait un projet dans sa tête. Lorsqu'elle le crut mûr, elle rompit le silence en ces termes :

—Écoutez, mes enfants, si vous voulez avoir du cœur et de l'adresse, si vous voulez vous fier à votre mère (ce mot de *votre* fit tressaillir Lucia), je puis vous tirer d'embarras mieux et plus vite que le père Cristoforo, quelque habile homme qu'il soit.

Lucia regarda sa mère avec plus d'étonnement que de confiance en une promesse si magnifique.

Renzo dit avec vivacité :

—Du cœur ? de l'adresse ? Dites ! dites ! que faut-il faire ?

—N'est-il pas vrai, poursuivit Agnèse, que si vous étiez mariés, ce serait déjà une belle avance, et

que l'on trouverait alors facilement remède au reste ?

— Ça n'est pas douteux, dit Renzo : une fois mariés, le monde entier est pays, et à deux pas d'ici, sur le terre de Bergame, celui qui sait travailler la soie est reçu à bras ouverts : vous savez que mon cousin Bartolo m'a souvent pressé d'y venir, disant que j'y ferais fortune comme lui, et j'ai toujours fait la sourde oreille, car mon cœur était ici !... Étant mariés, nous allons tous ensemble, nous vivons en sainte paix dans notre maison, loin des griffes de ce scélérat et de la tentation de faire un mauvais coup. n'est-il pas vrai, Lucia ?

— Oui, dit Lucia, mais comment ?

— Comme je viens de vous le dire, reprit Agnèse ; cœur et adresse, si la chose est facile.

— Facile ? dirent ensemble les deux jeunes gens.

— Facile, pourvu que l'on sache s'y prendre. Écoutez bien : j'ai entendu par des personnes qui s'y connaissent, et mieux que cela, j'ai moi-même un exemple, que pour faire un mariage il suffit que le curé soit présent, mais il n'est pas nécessaire qu'il soit consentant,

— Comment arrangez-vous cela ? demanda Renzo.

— Écoutez, et vous comprendrez : on prend deux témoins bien lestes et bien d'accord. On va chez le curé, le grand point est d'arriver à l'improviste, pour qu'il n'ait pas le temps de se sauver.

— L'homme dit : "Seigneur curé, voici ma femme." Celle-ci dit : "Seigneur curé, c'est mon mari."

— Il faut que le curé entende, que les témoins entendent, et le mariage est fait, consacré, comme si le pape l'eût béni lui-même. Quand les paroles sont prononcées, le curé peut crier, faire le diable. C'est inutile, vous êtes mari et femme.

— Est-ce possible ? s'écria Lucia.

— C'est ainsi que je vous le dis. Vous croyez peut-être que pendant les trente années que j'ai vécu avant vous dans le monde je n'y ai rien appris ? La chose est telle que je vous le dis : la preuve : une de mes amies qui voulait se marier malgré la volonté de ses parents vint ainsi à ses fins. Le curé se méfiait ; mais elle et son fiancé surent si bien s'y prendre, qu'ils

surprirent le curé, dirent les paroles, et furent mari et femme ; mais la pauvre eût à s'en repentir trois jours après.

Agnèse disait la vérité ; les mariages contractés de cette manière étaient valables, mais les curés mettaient tous leurs soins à ne pas se laisser surprendre ainsi.

— Si c'était vrai, Lucia ? dit Renzo en la regardant avec supplication.

— Comment, si c'était vrai ? Croyez-vous que je mente ? s'écria Agnèse : je me creuse la tête pour vous et vous ne me croyez pas !... Bien ! bien ! tirez-vous d'affaire seuls... Je m'en lave les mains !...

— Oh ! ne nous abandonnez pas, dit Renzo : je parle ainsi parce que la chose me paraît trop belle ! Je suis dans vos mains... je vous considère comme ma première mère... Ces paroles dissipèrent la petite colère d'Agnèse.

— Mais, dit Lucia d'un ton soumis, pourquoi cela n'est-il pas venu à l'esprit du père Cristoforo ?

— À l'esprit du père ? reprit Agnèse : ne pense pas que cela ne lui est pas venu à l'esprit !... Non, non, mais il n'a pas voulu en parler.

— Pourquoi ? demandèrent les fiancés.

— Pourquoi ? pourquoi ?... Parce que les gens d'église disent que ce n'est pas une chose bonne.

— Comment se peut-il faire que ce ne soit pas une chose bonne et qu'elle soit bien faite quand elle est faite ? dit Renzo.

— Que voulez-vous que je vous dise ? Ils ont fait la loi selon leur bon plaisir, et nous autres pauvres gens n'y pouvons rien comprendre : et combien d'autres choses... Tenez c'est comme de donner des coups de poing à un chrétien, ce n'est pas bien. Mais une fois que c'est fait... le Saint-Père lui-même ne peut les lui ôter !...

— Si la chose n'est pas bonne, il ne faut pas la faire, dit Lucia.

— Eh quoi ! dit Agnèse, voudrais-je te conseiller une chose contraire à la volonté de Dieu ? Si c'était malgré tes parents, pour épouser un mauvais sujet... Mais du moment que je consens, moi, et que c'est pour prendre ce brave garçon... Et puis, à qui la faute de tout cela ?... A un scélérat... et au seigneur curé.

— C'est clair comme le jour, dit Renzo.

— Il ne faut pas, ajouta Agnèse, en parler au père Cristoforo avant que la chose soit faite.

— Une fois tout terminé, que dira le bon père ?

— " Ah ! ma chère fille, vous avez fait une belle équipée ! Vous m'avez joué ! " Les gens d'église doivent parler ainsi ; mais, crois-le bien, au fond du cœur il sera content.

Lucia ne trouva rien à répondre à ce raisonnement, mais elle n'était pas convaincue.

Renzo tout réconforté disait :

— Si c'est ainsi, la chose est faite.

— Doucement, mon fils ; et les témoins ?... Et le moyen de surprendre le seigneur curé, qui depuis deux jours, est malade chez lui et ne veut voir personne ?... Il est bien gros et bien lourd... mais en vous voyant arriver avec vos témoins il deviendra agile comme un chat, et se sauvera comme le diable de l'eau bénite !...

— J'ai trouvé le moyen ! je l'ai trouvé ! s'écria Renzo frappant du poing sur la table. Et il se mit à exposer son plan, qu'Agnèse approuva complètement.

— C'est bien embrouillé, dit Lucia ; il vaudrait mieux agir, comme nous l'avons fait jusqu'à présent, en droiture ; Dieu nous aidera, le père l'a dit : demandons-lui son avis.

— Laisse-toi conduire par qui en sait plus que toi, reprit Agnèse d'un air grave. Qu'est-il besoin de parler au père ? Dieu dit : " Aide-toi, je t'aiderai." On dira tout au père quand ce sera fini.

— Lucia, dit Renzo, ne faut-il donc plus que je compte sur vous ? n'avons-nous pas fait tout comme de bons chrétiens ? Ne devons-nous pas être mariés ? le curé ne nous avait-il pas fixé lui-même le jour et l'heure ?... Et à qui la faute, si nous sommes réduits à agir par voie détournée ? Non, non, vous ne me manquerez pas ?... Je vais et reviens avec la réponse.

Et, saluant Lucia avec un air de tendres prières et Agnèse avec un regard d'intelligence, il sortit rapidement.

On prétend que la tribulation aiguise l'esprit ; le fait est que Renzo, qui dans la vie simple qu'il

avait menée jusqu'à ce jour n'avait jamais eu l'occasion d'exercer sa finesse, venait d'imaginer un plan digne d'un juriconsulte. Il s'en fut tout droit chez un nommé Tonio et le trouva dans sa cuisine occupé à retourner une petite *polenta* grise de sarrasin. La mère, un frère, la femme de Tonio et ses enfants attendaient les yeux fixés sur la marmite que le moment fût venu de manger. Mais il n'y avait pas là cette gaieté que donne ordinairement la vue d'un repas à ceux qui viennent de travailler. C'est que le peu de volume de la *polenta* paraissait ne pouvoir répondre à l'appétit des convives. Pendant que Renzo saluait la famille, Tonio renversait la *polenta* dans un plat de hêtre, où elle fit l'effet d'une petite lune au milieu d'un grand cercle de vapeur. Néanmoins les femmes dirent poliment à Renzo :

—A votre service !

—Je vous remercie, dit-il. Je viens seulement pour parler à Tonio, et si tu veux, Tonio, pour ne pas déranger ta famille, venir avec moi dîner à l'auberge, nous y causerons.

La proposition fut agréable à tout le monde et Tonio suivit Renzo.

A l'auberge, ils furent dans une vraie solitude, car la misère en avait éloigné tous les habitués. Ils se mirent à manger, et, après avoir vidé une bouteille de vin, Renzo dit à Tonio :

—Si tu veux me rendre un petit service, je ferai tout pour t'en rendre un grand.

—Parle ! parle ! commande ! dit Tonio ; aujourd'hui je me mettrai au feu pour toi !

—Tu est débiteur du seigneur curé pour vingt-cinq livres de ton fromage de l'an passé ?

...Ah ! Renzo ! Renzo ! que me rappelles-tu ? tu me coupes l'appétit !

—Si je te parle de la dette, c'est que je viens t'offrir les moyens de l'acquitter.

—Parles-tu sérieusement ?

—Très-sérieusement ; serais-tu content ?

—Content ! Parbleu ! si je serais content ! Ne plus entendre le seigneur curé me dire lorsqu'il me rencontre : " Eh bien ! Tonio, quand viendra cette affaire ? "

Maudites soient les dettes ! Et puis je pourrai retirer le collier de ma femme que j'ai voulu qu'il prit en gage, et que je pourrai vendre : mais .

—Mais, si tu veux me rendre un petit service, les vingt-cinq livres sont prêtes.

—Dis vite !

—Mais, dit Renzo en mettant le doigt sur sa bouche.

—Tu me connais, répondit Tonio : il n'est pas besoin de me recommander le secret.

—Le Seigneur curé, reprit Renzo, me suscite des difficultés pour trainer mon mariage en langueur... et moi je voudrais me dépêcher ; on me donne pour certain que si les fiancés se présentent devant lui avec deux témoins et disent, l'un : " Celle-ci est ma femme ", l'autre : " Celui-ci est mon mari, " le mariage est fait : m'as-tu compris ?

—Tu veux que je te serve de témoin ?

—Tout juste !

—Et tu paieras pour moi les vingt-cinq livres ?

—C'est entendu.

—Du diable si j'y manque ! dit Tonio

—Mais il faut trouver un autre témoin.

—Il est trouvé ; mon frère Gervaso, tout simple est, fera ce que je lui dirai : tu lui paieras à boire.

—Et à manger, répondit Renzo, nous le mènerons ici pour s'égayer avec nous ; mais saura-t-il faire ?

—Je lui enseignerai : tu sais que j'ai eu sa part de cervelle ?

—Demain.

—Bien !

—A la revue.

—Très bien ! très bien !

—Mais... dit Renzo ; et il remit le doigt sur ses lèvres.

—Oh ! répondit Tonio en levant la main et haussant les épaules, tu me fais injure !

—Mais si ta femme te demande... comment sûrement elle te demandera ?

—En fait de mensonges, je suis en reste avec ma femme... Je n'arriverai jamais à solder mon compte. Je trouverai quelque histoire à lui raconter.

—Demain, ajouta Renzo, nous nous entendrons sur tout cela.

Et ils sortirent du cabaret Tonio

se dirigea vers sa maison, cherchant la fable qu'il allait débiter à sa femme, et Renzo alla rendre compte chez Agnèse des arrangements convenus

Cette dernière s'était vainement fatiguée à persuader sa fille. Lucia opposait à tous les raisonnements ce dilemme :

—La chose est mauvaise, et il ne faut pas la faire.

" Elle est bonne, et alors pourquoi ne pas la communiquer au père Cristoforo ? "

Renzo arriva triomphant, fit son rapport et termina par un " hein ? " Ce qui signifiait : Suis-je un homme ? Pouvait-on imaginer rien de mieux ?... Auriez-vous eu cette idée ???

Lucia secouait doucement la tête : mais les deux autres, entièrement à leur projet, n'y prêtaient nulle attention.

—Voilà qui est bien, dit Agnèse, mais vous n'avez pas pensé à tout.

—Qu'est-ce qui manque, répondit Renzo.

—Et Perpetua ? vous n'avez pas pensé à Perpetua ? Elle laissera entrer Tonio et son frère, mais vous deux ! elle vous tiendra plus éloignés qu'on ne tient un enfant d'un poirier dont les fruits sont mûrs.

—Comment ferons-nous ?

—J'y ai pensé, moi ! Voici : je serai là ; et j'ai un secret pour l'amuser de manière qu'elle ne puisse s'apercevoir que vous entrez : je l'appellerai et je toucherai une corde... vous verrez !

—Que le ciel vous bénisse ! s'écria Renzo ; j'ai bien dit que vous étiez notre aide en tout !

—Mais ceci n'est rien, dit Agnèse, si celle-ci s'obstine à dire que c'est un péché !

Renzo se mit en frais d'éloquence, mais il ne put parvenir à ébranler Lucia.

—Je ne sais que répondre à toutes vos raisons, mais je vois que pour réussir il faut tromper et mentir...

Ah ! Renzo, ce n'est pas ainsi que nous avons commencé ! Je veux être votre femme, dit-elle en baisant les yeux et en rougissant, mais devant Dieu, à l'autel, sans supercherie, par le droit chemin... Laissons faire Dieu... il trouvera le moyen de nous aider, sans que nous ayons recours aux tromperies.

Pourquoi faire des mystères au père Cristoforo ?

La discussion continuait, lorsqu'on entendit un bruit de sandales et de robe agitée par le vent qui annonça le père Cristoforo. Tous se turent, sauf Agnèse qui eut à peine le temps de dire à l'oreille de Lucia :

—Surtout, prends bien garde de rien dire au père !

VII

Le père Cristoforo arrivait dans l'attitude d'un bon capitaine qui, ayant perdu une bataille importante non de sa faute, est affligé, mais sans découragement, et court vers les points menacés pour rallier ses troupes et donner de nouveaux ordres.

—La paix soit avec vous ! dit-il en entrant, il n'y a rien à espérer de cet homme ; il faut avoir d'autant plus de confiance en Dieu, et j'ai déjà quelques gages de sa protection.

Nos trois personnages n'espéraient guère de la tentative du père Cristoforo, car ils savaient que c'était une chose inouïe, pour ne pas dire impossible, de voir un homme puissant renoncer à une mauvaise action par condescendance pour des prières désarmées ; néanmoins la triste certitude que leur apportait le père fut un coup sensible pour eux. Les femmes courbèrent la tête ; mais dans l'âme de Renzo la colère prévalut sur l'abattement. Irrité par tant de surprises et de cruelles déceptions ; aigri par la résistance de Lucia, il s'écria avec fureur :

—Je voudrais bien savoir quelles raisons donne ce chien pour oser soutenir que ma fiancée ne doit pas être ma femme !

—Pauvre Renzo ! reprit le père d'une voix grave et compatissante, si l'homme qui veut commettre l'injustice était obligé de donner ses raisons, les choses n'iraient pas comme elles vont.

—Il a donc dit, ce chien, qu'il ne voulait pas parce qu'il ne voulait pas ?

—Non, il n'a pas même dit cela, pauvre Renzo !

—Mais enfin il a dit quelque chose, ce tison d'enfer ?

—J'ai entendu ses paroles et ne saurais les répéter !... Les paroles du méchant qui est fort pénétrant et fuient... Il s'irrite de ce que vous lui montrez du soupçon en même temps qu'il vous fait sentir que votre soupçon est juste... il insulte et se dit insulté... N'en demande pas plus. Cet homme n'a pas même prononcé votre nom à tous les deux ; il n'a pas paru vous connaître ; il n'a énoncé aucune prétention... mais j'ai trop senti qu'il était inébranlable pour le mal... Néanmoins, mes enfants, ayez confiance en Dieu ! vous pauvres femmes, ne vous désespérez pas ; et toi, Renzo... ah ! crois-le, je sais me mettre à ta place... je sens ce qui se passe dans ton cœur. Patience !... c'est une parole amère pour celui qui ne croit pas... Mais toi, ne voudrais-tu pas accorder à Dieu un jour ou deux ? le temps qu'il voudra pour faire triompher la justice ? Le temps est à lui ! laisse-le faire, Renzo, et sache... sachez tous que je tiens un fil qui pourra nous aider... Je n'en puis dire davantage. Demain, je ne viendrai pas ; je reste au couvent pour vous ; toi, Renzo, viens-y... ou, si cela ne se peut, envoyez quelque petit garçon intelligent par lequel je puisse vous faire passer un avis. Voici la nuit, je cours au couvent. Foi, courage et adieu !

Et le bon religieux, se hâta de s'en aller pour ne pas risquer en arrivant trop tard au couvent de s'attirer pour le lendemain une pénitence qui lui eût ôté la liberté de s'occuper de ses chers protégés.

—Avez-vous entendu ce qu'il a dit, qu'il tient un fil pour nous aider, dit Lucia ? Il faut se fier à lui, c'est un homme quand il promet...

—Si c'est tout, interrompit Agnèse, il aurait dû parler plus clairement, ou me prendre à part et me dire...

—Sornettes ! sornettes ! je finirai l'affaire... je la finirai, moi ! s'écria Renzo en parcourant la chambre à grands pas avec un air qui ne laissait pas de doute sur le sens de ses paroles.

—Oh ! Renzo ! dit Lucia.

—Que voulez-vous dire ? ajouta Agnèse.

—Qu'est-il besoin de dire ?... je la finirai !... qu'il ait cent mille

diabes dans l'âme, il est en chair et en os comme un autre...

—Non ! non ! pour l'amour du ciel... commença Lucia.

Mais les sanglots lui coupèrent la parole.

—Ce ne sont pas des propos à tenir, même en plaisantant, dit Agnèse.

—En plaisantant ! cria Renzo en fixant sur Agnèse des yeux égarés. Vous verrez si c'est une plaisanterie !

—Ne dites pas de ces choses, reprit Agnèse en baissant la voix, pour l'amour de Dieu ! Oubliez-vous combien cet homme a de bras à son service ? Et quand même ? Dieu garde !... Contre les pauvres gens, il y a toujours justice !

—Je la ferai, moi, la justice ! il est temps !... La chose est difficile, je le sais ; il est bien gardé, ce chien d'assassin ! il sait ce qu'il est ! Mais n'importe... résolution et patience... le mouvement arrivera... oui je la ferai la justice !... Je délivrerai le pays !... Que de gens me béniront !... et puis en trois sauts...

L'horreur que Lucia ressentit de ces paroles arrêta ses pleurs et lui donna la force de parler. Otant ses mains de devant son visage, elle dit à Renzo avec une résolution douloureuse :

—Vous ne voulez donc plus de moi pour femme ? Je m'étais promise à un jeune homme craignant Dieu... mais un homme qui aurait fût-il à l'abri de la justice, fût-il fils d'un roi...

—Eh bien ! cria Renzo plus boulevé que jamais, je ne vous épouserai pas... Moi ici sans vous... et lui dans l'enfer !

—Ah ! par pitié ! ne me parlez pas ainsi ! ne me regardez pas avec ces yeux terribles ! Non, non... je ne puis vous voir comme cela ! s'écria Lucia les mains jointes, pendant qu'Agnèse prenait le bras du jeune homme pour l'apaiser.

Il s'arrêta un instant immobile, contemplant la figure suppliante de Lucia... puis, la regardant d'un air farouche, il se recula, tendit les bras vers elle et s'écria :

—La voilà ! oui, la voilà celle qu'il poursuit !... il faut qu'il meure !

—Et moi, quel mal vous ai-je fait, que vous vouliez me faire

mourir de douleur ? dit Lucia en se jetant à genoux devant lui.

— Vous ! répondit-il, vous ! Quelle est votre amitié pour moi ? quelle preuve m'en avez-vous donnée ? Je vous ai priée, suppliée ; et vous : Non ! non !...

— Oui, oui, répondit précipitamment Lucia, je verrai le curé demain... tout à l'heure... si vous le voulez ; j'irai... Redevenez comme autrefois... j'irai !...

— Vous me le promettez ? dit Renzo avec une voix attendrie.

— Je vous le promets.

— Vous me l'avez promis ?

— Mon Dieu, je vous remercie ! s'écria Agnèse doublement contente.

— Je vous l'ai promis, répéta Lucia d'un ton de timide reproche, mais ne m'aviez-vous pas promis de ne pas faire de scènes et de vous en rapporter au père ?

— Ah ! et pour l'amour de qui me suis-je mis en fureur ? Allez-vous revenir sur votre promesse ? et voulez-vous me faire faire...

— Non, non ! interrompit Lucia ; j'ai promis... je ne me dédis pas... Mais Dieu veuille que nous n'ayons pas à nous en repentir !

— Pourquoi de mauvais présages, Lucia ? Dieu sait que nous ne ferons de mal à personne !

Renzo eût voulu prolonger l'entretien, fixer le détail de ce qui devait se faire le lendemain ; mais il était nuit : les deux femmes lui souhaitèrent le bonsoir.

Le lendemain, de bonne heure, il reparut et se concerta avec Agnèse, pesant les difficultés, prévoyant les contre-temps et décrivant l'affaire à plusieurs reprises comme si elle était exécutée. Lucia sans approuver la chose, promettait de faire du mieux qu'elle pourrait.

— Irez-vous au couvent parler au père Cristoforo, ainsi qu'il vous l'a recommandé ? dit Agnèse à Renzo.

— Non, non ! répondit ce dernier ; vous savez quels yeux a le père : il lirait sur ma figure comme dans un livre qu'il y a quelque chose en l'air. Et s'il se mettait à me questionner, je ne saurais m'en tirer... et puis il faut que je sois ici... Il sera mieux d'envoyer quelqu'un.

— J'enverrai Ménico.

— C'est bien, dit Renzo, et il partit pour s'occuper de l'affaire.

Agnèse alla chercher Ménico,

jeune homme assez dégourdi, d'environ douze ans, qui était son petit neveu ; elle le demanda aux parents pour la journée, ayant une commission à lui faire faire chez les bons pères capucins, ce qui lui fut accordé. Elle lui donna à déjeuner et lui dit :

— Tu vas aller au couvent de Pescarenico ; tu demandera le père Cristoforo ; tu sais ce beau vieillard qui a une barbe blanche, celui qu'on appelle *le Saint* ?

— Oui, dit Ménico, celui qui nous caresse toujours et nous donne des images.

— C'est cela ; tu lui diras que tu viens de ma part et tu attendras sa réponse. Surtout ne t'écarte pas de ton chemin ; ne va pas près du lac voir pêcher ; ne t'amuse pas avec les filets qui sechent contre les murs... ni à ton autre jeu ordinaire... (Ménico était fort habile à faire rebondir les cailloux sur l'eau)

— Oh ! ma tante, je ne sais pas un enfant

— Bien ! sois sage et prudent... et quand tu me rapporteras la réponse... vois ces deux *parpaglioles* (petites pièces de monnaie), elles seront pour toi.

— Donnez-les-moi de suite, ma tante, ce sera la même chose

— Non, tu les joueras. Va, et à ton retour tu auras plus encore

Pendant la matinée, certaines particularités vinrent inquiéter Lucia et sa mère. Un mendiant à l'aspect sinistre mais qui n'était pas déguenillé, entra chez elle, demanda un morceau de pain ; et, pendant qu'il le mettait dans sa besace d'un air indifférent, il jetait autour de lui des regards investigateurs ; puis il se mit à causer effrontément, faisant des questions auxquelles Agnèse répondit tout le contraire de ce qui était. Au moment de sortir, il fit semblant de se tromper et alla vers la porte qui conduisait à l'escalier sur lequel il donna un coup d'œil rapide, et, comme Agnèse lui criait : " Hé ! brave homme, où allez-vous ? c'est par ici, " il revint en s'excusant avec une humilité qui contrastait avec ses traits sauvages. Après lui on vit d'autres figures étranges qu'il était impossible de prendre pour d'honnêtes passants. L'un entraient demander son chemin ; d'autres ralentissaient leur pas

pour regarder dans la maison. Cette procession cessa vers midi. Agnèse allait voir de temps en temps dans la rue et revenait en disant : " Personne ! " paroles qu'elle prononçait, et que Lucia entendait avec un certain plaisir, sans se rendre compte l'une et l'autre de leur sentiment. Mais elles éprouvaient, Lucia surtout, une inquiétude qui leur enlevait peu à peu le courage qu'il leur fallait pour agir le soir.

Nous retournerons sur nos pas près de don Rodrigo, que nous avons laissé seul dans son salon après le départ du père Cristoforo

Don Rodrigo, nous l'avons dit, marchait à grands pas dans cette chambre aux murs de laquelle étaient suspendus des portraits de famille de plusieurs générations. Tantôt il se trouvait en face d'un de ses ancêtres, homme de guerre qui fut la terreur des ennemis ; ayant le regard farouche, les cheveux coupés courts, les moustaches pointues ; le héros, fièrement campé et couvert de la cuirasse, avait la main droite sur la hanche et la gauche sur le pommeau de son épée. Don Rodrigo le regardait, et quand il se retournait, il se trouvait en face d'un autre de ses aïeux, magistrat intègre, terreur des plaideurs et des avocats ; mais sur un grand fauteuil, revêtu d'une ample toge noire doublée d'une fourrure de zibeline renversée (marque distinctive des sénateurs), il était pâle et fronçait le sourcil ; il tenait en main une supplique et semblait dire : Nous verrons ! Là c'était une matrone, terreur de ses chambrières ; ici un abbé, terreur de ses moines ; enfin tous ces gens avaient de leur vivant inspiré la terreur à leur entourage, et leurs images l'inspiraient encore. En leur présence, don Rodrigo se sentait encore plus humilié qu'un capucin eût osé venir le braver chez lui.

Il formait alors mille projets de vengeance... puis les abandonnait pour ne songer qu'aux moyens de satisfaire ce qu'il appelait son honneur en réussissant dans sa hontense poursuite contre Lucia. Et par moments, malgré lui, il entendait résonner dans son âme le commencement de prophétie du moine. Il se sentait alors frémir et avait des tentations de renoncer...

Finalement, pour faire quelque chose, il appela un serviteur et lui ordonna d'aller l'excuser près de sa compagnie, disant qu'il était retenu par une affaire urgente. Quand le serviteur revint offrir les hommages des convives, Rodrigo demanda :

—Et le comte Attilio ?

Seigneur, il est parti avec les autres.

—Bien. Six personnes de suite pour la promenade ; mon épée, ma cape... mon chapeau... de suite !

Le serviteur apporta la riche épée dont le seigneur se ceignit, la cape qu'il jeta sur ses épaules, le chapeau à grandes plumes qu'il enfonça fièrement sur sa tête... signe d'orage ! et il sortit accompagné de six braves armés jusqu'aux dents et dirigea sa promenade vers Lecco. Ceux du monde inférieur qui le voyaient venir se rangeaient contre le mur, chapeau bas, en faisant d'humbles salutations ; ceux même d'un monde plus élevé s'inclinaient avec respect, car il n'y avait personne dans le pays qui pût approcher de lui pour la noblesse, la fortune et la volonté de faire le mal. Mais lorsqu'il rencontrait le commandant espagnol, le salut était égal de part et d'autre ; ils se regardaient comme deux puissances qui font réciproquement honneur à leur rang. Pour dissiper son humeur et éloigner l'image du moine qui assiégeait sa pensée, il entra dans une maison où se trouvait réunie une société joyeuse : il y fut reçu avec une politesse empressée et révérencieuse, et, la nuit venue, il revint au château en même temps que le comte Attilio y arrivait. On servit le souper. Don Rodrigo parla peu.

—Cousin, quand paierez-vous ce pari ? dit le comte Attilio d'un ton moqueur, dès que les serviteurs furent partis.

—La Saint-Martin n'est pas encore passée.

—Autant vaut que vous le payiez de suite, car tous les saints du calendrier passeront avant que...

—C'est ce que nous verrons, répondit Rodrigo.

—Cousin, vous voulez faire le fin ; mais j'ai tout deviné, et je suis tellement sûr d'avoir gagné que je suis prêt à faire un autre pari.

—Lequel ?

—Que le père... le père... Quel est donc son nom ? Ce moine enfin vous a converti.

—Voilà encore une des vôtres !

—Converti, cousin ! converti ! Je vous le dis, j'en suis fort aise ; ce sera un beau spectacle de vous voir contrit, les yeux baissés ! Et quelle gloire pour ce père ! Comme il sera retourné fier dans son couvent ! Il ne prend pas tous les jours de si gros poissons dans ses filets... Quand il ira prêcher quelque mission, il vous citera en exemple... Il me semble l'entendre.

Et ici le comte Attilio, d'une voix nasillarde accompagnée de gestes ridicules, continua :

—Très-chers auditeurs, dans une partie du monde que je ne nommerai pas, par discrétion, vivait et vit encore un chevalier dissolu, habitué à faire fagots de tout bois... lequel avait jeté les yeux...

—Bon ! bon ! interrompit don Rodrigo, moitié souriant, moitié fâché ; si vous voulez doubler le pari, je suis prêt...

—Diable ! est-ce vous qui avez converti le père ?

—Ne me parlez pas de cet homme ; et quant au pari, saint Martin en décidera.

La curiosité du monde était piquée ; il fit mille questions que don Rodrigo éluda, et ils se séparèrent.

Le lendemain, lorsque don Rodrigo se réveilla, toute appréhension avait disparu, et sa colère était augmentée de sa faiblesse momentanée due au souvenir de la prédiction du moine. Les railleries de son cousin n'avaient pas peu contribué à ce résultat.

À peine fut-il levé qu'il fit appeler le Griso.

—Il y a quelque chose de grave ! se dit le serviteur auquel cet ordre fut donné.

Car le Griso n'était rien moins que le chef des bravi, celui auquel don Rodrigo confiait les entreprises les plus hasardeuses et les plus iniques. C'était l'âme damnée de son maître, autant par intérêt que par reconnaissance. Ayant assassiné en plein jour sur la place publique, il avait été sauvé par don Rodrigo qui, en le revêtant de sa livrée, l'avait mis à l'abri des recherches de la justice. Ainsi, en s'engageant pour exécuter tous les

crimes qui lui seraient commandés, cet homme s'était assuré l'impunité de son premier crime.

Pour don Rodrigo, ç'avait été une excellente acquisition ; le Griso était le plus intelligent et le plus audacieux de ses bravi.

Et puis, en l'arrachant à la justice, don Rodrigo avait donné la preuve de ce qu'il osait contre les lois, et sa puissance jetait la terreur dans l'opinion publique.

—Griso, dit-il, voilà une occasion de montrer ton savoir-faire. Il faut que demain Lucia soit au château.

—On ne dira jamais que le Griso a reculé devant un ordre de Votre Illustrissime Seigneurie.

—Prends autant d'hommes qu'il t'en faudra, ordonne et dispose tout pour que la chose réussisse... Mais surtout, qu'il ne lui soit fait aucun mal !

—Seigneur, un peu d'effroi seulement, pour qu'elle ne fasse pas trop de bruit.

—L'effroi est inévitable, je le comprends ; mais qu'on lui porte respect en tout... tu m'entends ?... Et comment feras-tu ?

—J'y penserai, seigneur. L'habitation des femmes est heureusement au bout du village ; nous trouverons un endroit pour nous poster. Il y a précisément, non loin, une maison abandonnée au milieu des champs, une maison, Votre Seigneurie ignore cela, qui brûla il y a qu'onques années et resta en ruine faute d'argent pour la réparer ; c'est dit-on, le rendez-vous des sorcières... Je m'en moque, moi !... mais les villageois n'en approcheraient pas pendant la nuit pour tout l'or du monde et nous pouvons y aller en toute sûreté.

—C'est bien, dit Rodrigo ; ensuite ?

Le Griso se mit alors à discuter les moyens de mener à bonne fin l'entreprise, de détourner les soupçons par de faux indices, d'imposer silence à la pauvre Agnèse et de mettre Renzo dans l'impossibilité de recourir à la justice. Après s'être bien concertés ensemble, don Rodrigo, dit au Griso :

—Écoute, si ce grossier paysan nous tombe ce soir sous les griffes, il ne serait pas mauvais de lui donner, par anticipation, un bon memento sur les épaules. L'ordre qu'on lui intimera demain de se

taire n'en aurait qu'un effet plus sûr ; mais ne le cherchez pas, cela pourrait compromettre ce qui est le plus important... Tu m'as compris ?

—Laissez-moi faire, répondit le Griso en s'inclinant avec respect et suffisance ; et il sortit.

La matinée fut employée à reconnaître les lieux et à tout préparer. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer au lecteur que les pauvres qui avaient tant inquiété Lucia et sa mère n'étaient autres que le Griso et ses bravi.

Le Griso, de retour au château, informa son maître de toutes les dispositions prises, et ils arrêtèrent le plan définitif de l'expédition nocturne.

Le vieux serviteurs aperçut qu'il se tramait quelque chose et, à force d'observations, il découvrit tout ; mais cela lui demanda du temps, et lorsqu'il se disposa, malgré les périls qu'il y avait pour lui, à aller avertir le père Cristoforo, une partie des bravi, était déjà en embuscade dans la maison inhabitée, et le Griso arrivait au même endroit avec une chaise à porteurs et le reste de sa troupe. Il envoya au cabaret du village trois de ses brigands pour surveiller ce qui se passerait dans la rue et avertir du moment où les habitants seraient rentrés chez eux. Quant à lui, il resta avec le gros de son monde près du lieu de l'embuscade.

Le pauvre vieux marchait en core vers le couvent qu'ils étaient tous à leur poste.

Le soleil allait disparaître lorsque Renzo entra chez Agnèse et dit :

—Tonio et Gervaso sont à l'auberge à m'attendre ; je vais manger un morceau avec eux ; et quand l'*Angelus* sonnera, nous viendrons vous chercher. Allons, courage, Lucia ! tout dépend d'un moment...

Lucia soupira et dit : "Courage !" avec une voix qui commentait ses paroles.

Renzo et ses compagnons, en arrivant au cabaret, y trouvèrent un des bravi en sentinelle, appuyé contre la porte, et regardant à droite et à gauche d'un air indifférent ; un béret de velours cramoisi posé de travers lui couvrait la moitié de la tête ; son toupet, séparé sur le front, tournait autour de ses oreilles et était réuni en tresses, arrêtées par un peigne derrière la tête ; il

avait en main un énorme gourdin, point d'armes apparentes ; mais rien qu'à le voir un enfant eût deviné qu'il en avait de cachées. Lorsque Renzo voulut passer le seuil de la porte, cet homme le regarda fixement sans se déranger ; mais le jeune homme voulant éviter dans un pareil moment, toute noise, passa de biais sans rien dire ; ses amis firent de même. Une fois entrés, ils virent deux autres individus qui jouaient à la *mora* en se versant force rasades. Ils s'arrêtèrent pour regarder les nouveaux venus, et l'un d'eux, après avoir observé Renzo, fit signe à son camarade et à celui qui était contre la porte, lequel répondit par un signe affirmatif. Renzo s'aperçut de ce manège et en conçut des soupçons : il interrogea du regard la physionomie de ses deux convives, mais elle n'exprimait qu'un vif appétit. L'hôte attendait les ordres de Renzo, qui passa dans une autre salle avec lui et commanda le souper.

—Qui sont ces hommes ? demanda-t-il à voix basse à l'hôte pendant que ce dernier mettait la table.

—Je ne les connais pas, dit celui-ci en étendant sur la table une nappe grossière.

—Comment pas un ?

—Vous savez bien, reprit l'hôte, que dans notre métier nous ne devons pas nous occuper des affaires des autres, à ce point que nos femmes mêmes ne sont pas curieuses... Nous serions frais, avec tous les gens qui vont et viennent ! C'est toujours comme un port de mer, quand les années sont bonnes, s'entend... Mais il ne faut pas se chagriner, le bon temps reviendra. Ce qu'il nous faut, c'est que les chalands soient d'honnêtes gens... Maintenant, qui sont-ils ? d'où viennent-ils ? ça ne nous fait rien... Je vas vous apporter un plat de *polpette* (espèces de rissoles) comme jamais vous n'en avez mangé.

Pendant que l'hôte prenait la casserole dans la cuisine, le bravo qui avait examiné Renzo vint lui dire tout bas :

—Quels sont ces particuliers ?

—De bonnes gens du village, répondit l'hôte en renversant les *polpette* sur le plat.

—C'est bien ; mais comment s'appellent-ils ? Qui sont-ils ?

—L'un est Renzo, dit l'hôte, un

beau garçon, bien rangé, fileur de soie qui sait son métier. L'autre, son cousin Tonio, bon vivant. C'est fâcheux qu'il ait peu d'argent, car il le dépenserait tout ici ! Le troisième est son frère, un imbécile qui mange chaque fois qu'on le régale.

Et l'hôte passa dans l'autre pièce porter le plat à qui de droit.

—Comment pouvez-vous savoir, lui dit Renzo reprenant la conversation, que les chalands sont d'honnêtes gens, si vous ne les connaissez pas ?

—À leurs actions, mon cher ami, répondit l'hôte.

L'homme se juge aux actions. Ceux qui boivent le vin sans le critiquer et payant leur compte sans lésiner, qui ne se querellent pas avec les autres chalands, qui, s'ils ont un coup de couteau à donner à quelqu'un, vont l'attendre loin de l'auberge, afin que le pauvre aubergiste... ceux-là sont d'honnêtes gens... Mais pourquoi diable ! me faire tant de questions ? Vous allez vous marier et devez avoir autre chose en tête, et surtout devant ces *polpette* qui feraient ressusciter un mort !

Et ce disant il rentra dans sa cuisine.

Le souper ne fut pas gai. Renzo, préoccupé de son expédition, inquiet de la contenance des inconnus, était impatient de partir. Ses deux convives eussent voulu prolonger ce bon repas. On ne parlait qu'à voix basse et on ne tenait que des propos sans suite.

—C'est drôle ! dit de but en blanc Gervaso, que Renzo veuille prendre femme et qu'il ait besoin...

—Veux-tu te taire, animal ! dit Tonio en lui lançant un coup de coude, pendant que Renzo faisait une mine dépitée.

La conversation tomba, Renzo observait ses deux témoins comme lui-même et ne leur versait à boire qu'avec modération, juste ce qu'il fallait pour leur donner un peu d'ardeur, sans troubler leur cerveau ; enfin, le repas terminé et payé, ils s'en furent.

À peine dehors, Renzo vit que les étrangers du cabaret sortaient également et le suivaient ; il s'arrêta et dit :

—Voyons ce que ces gens me veulent

Mais les hommes s'arrêtèrent à

distance, se parlèrent à voix basse et revinrent sur leur pas. Si Renzo eût pu les entendre, il n'eût pas été peu surpris.

—Ce serait pourtant une belle gloire, si en rentrant au château, disait l'un, nous pouvions raconter que nous lui avons aplati les côtes sans que le seigneur Griso fût là pour nous le commander !

—Oui, mais ce serait nous exposer à faire manquer l'affaire principale, disait l'autre. Vois, ne s'est-il pas douté de quelque chose ? il s'arrête... nous regarde... Ah ! s'il était plus tard !... Retournons-nous-en pour ne pas laisser soupçonner... Tu vois, il vient du monde par ici... laissons-les tous aller au poulailler

En effet, chacun revenait des champs, les femmes avec leur enfant sur le cou, tenant les plus grands par la main et leur faisant leurs prières du soir tout en marchant ; les hommes portaient leurs bûches et leurs pioches en échangeant quelques paroles sur la récolte et la misère qui s'ensuivait, et la cloche du soir dominant toutes ces voix annonçait la fin de la journée. Lorsque Renzo eût vu les étrangers s'éloigner, il continua son chemin avec ses deux compagnons et ils arrivèrent chez Agnèse à la nuit close... Lucia était depuis plusieurs heures dans les angoisses de l'attente. Agnèse ne trouvait pas de paroles pour encourager sa fille. Au faible coup que Renzo frappa à la porte, Lucia fut saisie d'une telle frayeur qu'elle se résolut de tout souffrir plutôt que d'exécuter la détermination que l'on avait prise. Mais quand il eut dit : " Me voici, allons ! " Quand tous se mirent en marche, Lucia n'eut ni le temps ni la volonté d'opposer des difficultés ; elle prit en tremblant un bras à sa mère, un bras à son fiancé, et marcha presque traînée avec l'aventureuse compagnie.

Ils sortirent silencieusement, s'avançant à pas mesurés. Evitant le chemin qui traversait le village et était le plus court, ils prirent pour n'être pas vus un sentier derrière les maisons. En arrivant au presbytère, ils se divisèrent ; les fiancés se cachèrent au coin du bâtiment, Agnèse devant eux, pour pouvoir, lorsqu'il en serait temps, courir vers Perpetua. Tonio et

Gervaso se présentent à la porte et frappent ; une fenêtre s'ouvre : —Qui est là à cette heure ? crie Perpetua, il n'y a pas de malade, que je sache. Est-il donc arrivé quelque malheur ?

...C'est moi avec mon frère, répondit Tonio. Je voudrais parler au seigneur curé.

—Est-ce heure de chrétien ? Quelle indiscretion ! Revenez demain.

—Ecoutez, je reviendrai ou je ne reviendrai pas. Il m'est rentré un peu d'argent et je venais m'acquitter de ma dette ! mais si cela ne se peut pas... patience... je sais qu'en faire. Je reviendrai quand j'en aurai ramassé d'autre.

—Attendez-moi, attendez ! Mais pourquoi à cette heure ?

—Je viens de le recevoir, et j'ai pensé que si je dors avec j'aurai peut-être une autre idée demain matin. Cependant, si l'heure vous déplaît... je n'ai rien à dire... Si vous ne voulez pas... je m'en vais !

—Non, non, attendez ! je vais revenir avec la réponse du seigneur curé ; Perpetua ferme la fenêtre.

Agnèse dit à Lucia :

—Courage ! c'est l'affaire d'un moment ; c'est comme lorsque l'on se fait arracher une dent.

Et elle rejoint les deux frères devant la porte, causant avec Tonio, de manière que Perpetua pût croire qu'elle passait par hasard et que Tonio l'avait retenue un moment.

(A continuer.)

—000—

Conseils

POUR ÊTRE HEUREUX EN MÉNAGE

Ne racontez pas à vos voisins les petites misères de votre intérieur.

Réconciliez-vous, embrassez-vous après vos petites querelles.

Régalez vos dépenses sur vos revenus.

Efforcez-vous d'être aussi aimables que lorsque vous vous faisiez la cour.

Tâchez de vous aider et de vous consoler mutuellement.

Souvenez-vous tous les deux que vous êtes mariés avec un être humain et non pas avec un ange.

Rappelez-vous tous deux que vous êtes unis pour le malheur comme pour le bonheur.

Bouquet de Pensées.

—
Tout catholique est un fils qui doit défendre sa mère, la sainte Eglise.

Louis VEUILLOT.

Il est nécessaire que la Religion soit, dans cette vie, une affaire sérieuse, et que vous la pratiquiez sincèrement.

M^{gr} DUPANLOUP.

L'Eglise s'accroît par les persécutions, s'éclaire par les hérésies, se fortifie par les tourments.

OZANAM.

La droiture du cœur, la vérité, l'innocence, l'empire sur les passions, voilà la véritable grandeur.

MASSILLON.

Un serpent qui se glisse entre les fleurs est plus à craindre qu'un animal sauvage qui s'enfuit vers sa tanière, dès qu'il vous aperçoit.

FÉNELON.

Avec du mérite, de la probité et de la vertu, on réussit infailliblement.

RAMEAU.

L'Agriculture.

—L'agriculture est le premier métier de l'homme, c'est le plus honnête, le plus utile et par conséquent le plus notable qu'il puisse exercer.

J. J. ROUSSEAU.

—La classe des agriculteurs ne devrait-elle pas être la plus estimée de tous ?

MARMONTEL.

—Chez toutes les nations, l'agriculture est la source la plus pure de la prospérité publique.

CHAPTAL.

—L'agriculture, qui est le fondement de la vie humaine, est la source de tous les vrais biens.

FÉNELON.

—L'industrie agricole doit toujours être la base de la richesse des nations.

B de Saint-PIERRE

—L'agriculture est le premier élément de la prospérité.

NAPOLÉON I^{er}.

Corbeille poétique.

[Pour l'Album des Familles.]

L'Ange de la Douleur.

Auriez-vous rencontré, ma sœur,
Un ange au triste et doux visage,
Errant parfois sur le rivage,
Comme un présage de malheur ?

Connaissez-vous l'éclat profond
De sa vive et noire prunelle ?
Auriez-vous aperçu son aile,
Compté les rides de son front ?

Ou bien l'avez-vous vu parfois
Seul et rêveur quand tout repose,
Effeniller une belle rose
Au coin le plus sombre du bois ?

Oh ! s'il en est ainsi, ma sœur,
Quand vous le verrez solitaire
S'entourer d'ombre et de mystère,
Fuyez l'ange de la douleur !

Car de son haleine brûlante,
Avec une sauvage ardeur,
Il vous flétrirait, pauvre fleur,
Si vous gêniez sa course errante.

Je le connais depuis longtemps.
En un jour d'affreuse tempête
J'ai senti passer sur ma tête,
De son aile les battements.

Il a touché mon front rêveur
De sa lèvre décolorée ;
Et sa voix toujours éplorée
M'a jeté ce seul mot : Malheur !

Pauvrettes sans expérience,
Qui ne croyez pas au malheur,
Eloignez-vous avec horreur ;
Fuyez sa lugubre présence !

Hélas ! pour moi, depuis ce jour,
L'existence n'a plus de charmes.
Je vis seul au milieu des larmes,
Triste, sans soleil, sans amour !

Croyez-moi, douces fleurs écloses
Sous un chaud baiser du soleil :
Gardez ce sourire vermeil,
Cet œil mutin, ces lèvres roses !

THÉRÈSE LANDE.

— 000 —

[Pour l'Album des Familles.]

ANNIVERSAIRE

ou

Combat de Patay.

Jour de deuil, jour de gloire !
Jour de sainte mémoire.
Salut ! et vous, ô preux !
Bien dignes d'un autre âge
Recevez mon hommage,
Mon souvenir pieux !

A ton tour, ô patrie,
Et que ta voix chérie
S'élève jusqu'aux cieux.
Viens rendre un juste hommage
A l'immortel courage
De ces morts glorieux.

Aux jours de la souffrance
Ils sont venus, ô France,
Ces nobles combattants,
Donner avec ivresse
Leur sang et leur jeunesse,
Et mourir en vaillants.

Sur leur tombe sacrée,
O ma Mère adorée,
Viens retremper ta foi :
Au loin gronde l'orage,
Vois quel sombre nuage !
Espère et souviens toi !

THÉRÈSE LANDE.

— 000 —

[Pour l'Album des Familles.]

SOUVENIR

de

L'Immaculée Conception.

C'était hier, je vois encore
Vos fronts rayonnants de gaieté.
J'écoute..... à votre voix sonore,
Soudain mon cœur a palpité.

Hélas ! ce n'est plus qu'un doux rêve,
Un souvenir éblouissant,
Un instant béni qui s'achève,
Une fleur qu'on cueille en passant.

Fleur charmante, je l'ai cueillie
Aux rudes sentiers de la vie.
En un jour de calme bonheur.

Pur rayon, goutte de rosée,
Ton souvenir, ô fleur aimée,
Réjouira longtemps mon cœur !

THÉRÈSE LANDE.

[Pour l'Album des Familles.]

La Vie.

Pèlerins en ce bas monde,
Notre navire emporté
Sur l'onde
Nous mène à l'éternité.

Dieu, de sa main impassible,
Mano uvre le gouvernail
Flexible
Qui fend les vagues d'émail.

Notre phare est une étoile
Que suit sur le flot mouvant
La voile
Toujours déployée au vent.

Il faut avancer sans cesse ;
Nul repos pour nous, le sort
Nous presse
D'atteindre bientôt le port.

Si nous rencontrons une île
Promettant de doux plaisirs,
Agile
L'esquif trompe nos désirs.

Si de terribles tempêtes
Eclatent et font fléchir
Nos têtes,
Il nous faut savoir souffrir !

Régide est notre pilote :
Vainement le pèlerin
Sanglotte
Et murmure sous le frein ;

Car dans sa volonté ferme
Dieu fixe à chacun de nous
Un terme :
Mettons-nous à ses genoux !

Contre sa parole sainte,
Ni murmures superflus,
Ni plainte,
Et nous serons ses élus !

LÉON LORRAIN.

— 000 —

Pensées.

La plus grande science de l'homme
est de savoir qu'il n'est rien par
lui-même, mais tout ce qu'il est
vient de Dieu et doit être employé
pour sa gloire.

SAINT AUGUSTIN.

Ne vous arrêtez pas à examiner
le mal d'autrui, mais songez seule-
ment au bien que vous devez faire.

Collaboration.

Actualité du devoir

DES

HOMMES DE BIEN.

(Suite.)

Réflexions au point de vue catholique.

I

Un des grands défauts des catholiques contemporains,—disent les *Annales Catholiques* de Paris,—c'est de ne pas savoir apporter dans la vie publique l'audace et la fermeté nécessaires à ceux qui veulent exercer et défendre leurs droits. Ils sont naturellement amis de la paix, ce qui est excellent lorsque la justice est sauvée ; mais ils ont en outre une propension marquée à l'inaction et à l'ellacement, ce qui peut être fatal aux meilleures causes [1].

Nous savons fort bien qu'il n'est pas toujours agréable, loin de là, de renoncer à la douce quiétude du foyer pour se jeter dans la mêlée des partis. Il est si commode, au contraire, de suivre en observateur les hommes et les événements sans s'intéresser soi-même et directement aux débats qui divisent la société.

La question est de savoir si cette attitude est digne d'un chrétien et si elle peut se justifier aux yeux de la conscience.

Pour éclairer ce point, il suffit de répondre à la gravité des intérêts qui sont en jeu.

Les luttes de la politique n'euissent-elles d'autre portée que de décider du gouvernement du pays, que nous n'aurions pas le droit d'y demeurer indifférents. Le patriotisme est mieux qu'une vertu civile, c'est une vertu chrétienne.

(1) Voir l'*Album des Familles* du 1er janvier 1883, page 28.

(1) Ce qui se dit de la France peut également s'appliquer au Canada, sous plusieurs rapports.

Dieu commande d'aimer notre patrie, de travailler à sa grandeur et à sa prospérité, de défendre son honneur, sa sécurité, ses droits, de contribuer dans la mesure de nos forces au règne de la paix publique, de la justice sociale et à l'épanouissement de tous les progrès véritables.

Nous avons en outre des droits de famille à sauvegarder. La providence ne nous les a pas départis pour que nous les laissions stériliser et amoindrir entre nos mains. Il est des circonstances, trop fréquentes à notre époque, où c'est un véritable devoir pour nous de défendre contre les usurpations de l'Etat, la liberté de nos consciences, notre dignité d'hommes, les prérogatives divines de l'autorité paternelle et de la royauté domestique. Le christianisme n'a pas seulement amené la dégénération spirituelle de l'humanité, il a accompli sa rédemption sociale. Depuis Notre Seigneur Jésus-Christ il y a un degré de servitude sous lequel les fronts baptisés ne se courberont plus jamais. Le règne des Césars, maîtres des corps et des âmes, est définitivement clos, et toutes les tentatives directes ou indirectes pour le restaurer sous une autre, se briseront devant les résistances de la liberté chrétienne. Ces résistances n'ont que trop d'occasions de se manifester aujourd'hui et il n'est pas besoin de dire combien il est du devoir des vrais chrétiens de les fomenter et de les appuyer.

Mais nous ne sommes pas membres seulement de la société civile et de la société domestique ; Dieu nous a fait aussi la grâce de naître enfants de son Eglise, et si ce titre implique des droits incomparablement précieux, il nous impose aussi de graves et saintes obligations. L'Eglise en France est en butte aujourd'hui à des assauts furieux qui menacent son autorité, son indépendance, et tendent directement à restreindre ou à abolir le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'elle est chargée de conserver et de propager à travers le monde. *In his omnibus homo miles*, disait déjà Tertulien ; dans de telles conjonctures, tout chrétien devient soldat et se doit à la défense des droits de l'Eglise et des droits de Dieu. Il peut se rencontrer

des circonstances.—Les annales chrétiennes l'attestent par leurs pages les plus glorieuses—où cette obligation s'élève jusqu'à la confession publique de la loi en face d'une sanglante persécution. D'autres temps peuvent aussi venir où il s'agit pour les catholiques de défendre la liberté de l'Eglise et les droits de Jésus-Christ sur le champ de bataille, dans la presse et dans les discussions publiques, au milieu des agitations du forum et du déchainement des partis. C'est là que nous en sommes aujourd'hui.

II

Une conspiration presque universelle s'acharne aujourd'hui en Europe, contre le catholicisme avec le but avoué de détruire son influence, d'enchaîner sa liberté, paralyser son apostolat, de lui arracher des âmes, et comme on a osé le dire, de l'étouffer dans la boue.

Cette conspiration multiplie ses pièces et ses manœuvres, elle s'arme de l'influence de la presse, de la puissance des Loges, du glaive des lois, de l'autorité des gouvernements. Elle a partout des affidés haineux, actifs, entreprenant sans ménagements et sans scrupules. C'est Julien l'Apostat fait légion et poursuivant " la superstition nazarenne " avec une fureur véritablement satanique.

En face d'une telle situation, quel chrétien, s'interrogeant devant sa conscience et devant Dieu, oserait affirmer qu'il n'a pas de devoirs spéciaux à remplir ; quel fils oserait dire qu'il n'a point à défendre sa mère ?..... C'est impossible, parce que ce serait monstrueux.

Or, comme nous l'avons dit, le terrain sur lequel nous avons à défendre l'Eglise est déterminé par les attaques de l'ennemi lui-même ; c'est la vaste arène des luttes politiques et sociales de notre temps. Nous n'avons à cet égard ni choix à faire, ni préférence à exprimer. Notre rôle est tout tracé et nos postes de combat sont marqués d'avance. C'est sur la voie publique, c'est au prétoire, c'est dans les assemblées des scribes et des docteurs de la loi, que l'Eglise est outragée, couverte de crachats,

chargée de chaînes infâmes et battue de chaînes législatives ; c'est donc là qu'il faut voler à sa délivrance. c'est là qu'il faut lui rendre le témoignage de notre parole, de notre assistance, de notre filial dévouement !.....

Envisagés à ce point de vue, les devoirs de la vie publique grandissent singulièrement ; mais aussi ils s'imposent à la conscience chrétienne avec une impérieuse évidence qu'aucune considération humaine ne saurait obscurcir. Or, ce point de vue est le vrai : les faits l'attestent et le langage de nos adversaires eux-mêmes le proclame d'une manière irrécusable. Que faut-il donc de plus à des catholiques zélés pour redoubler d'ardeur dans la lutte et pour s'exciter à tenir tête partout aux implacables ennemies de leur religion et de leur Dieu ? Où donc y a-t-il place encore pour ces systèmes hybrides qui sécularisent le citoyen et qui relèguent le chrétien dans l'intimité de la vie privée ? Lorsqu'on a l'honneur d'être chrétien il faut savoir l'être partout, au Parlement comme à l'Eglise, en déposant son bulletin de vote comme en faisant son signe de croix. On ne le serait qu'à demi et, par conséquent, on le serait mal en reniant ou en méconnaissant devant les hommes ce Jésus-Christ qui a enseigné aux nations de la terre, et qu'on irait ensuite invoquer silencieusement dans quelque discret oratoire. Les Carmélites et les Pauvres Claires peuvent le prier et elles le prient pour nous dans la solitude de leurs cellules ; à nous, hommes, il appartient de le confesser, de proclamer ses droits, de défendre sa doctrine et son église, au beau milieu de la publicité moderne. On le blasphème, nous le bénissons ; on le renie, nous nous prosternerons à ses genoux ; on le traite en banni, nous l'appellerons notre Roi et notre Dieu.

Sans doute cette lutte toujours renouvelée a ses fatigues, ses amertumes et ses dégoûts. sans doute le chemin est parsemé de ronces et de cailloux ; mais il suffit d'élever nos regards sur Celui qui nous précède pour raviver nos courages. il suffit de songer que nous suivons "la voie royale de la croix" pour avoir la certitude du triomphe

et de la récompense... Catholiques, il est bon, aux heures de tristesse et d'abandon où nous sommes, de nous hausser jusqu'à ces pensées et d'y retremper nos cœurs. Nous y puiserons la notion vraie de nos devoirs, la force de les accomplir et le divin secret de cette persévérance devant laquelle, depuis dix-huit siècles, les ennemis de Jésus-Christ sont toujours venus se briser

III

Passant à un autre ordre d'idées, nous ajouterons ce qui suit au sujet des journaux et surtout des Revues religieuses et littéraires, telles que celle que nous publions depuis huit années avec tant de difficulté et de sacrifices personnels.

En effet, qui ne sait que le journal est de nos jours l'âme de tous les mouvements publics : mouvements nationaux, politiques, sociaux, industriels, etc., etc ? Sans doute, on peut vivre sans la presse. Le monde existait avant qu'il y eût des journaux.....mais dans quel état grand ciel ! Le peu de science, le peu de littérature, le peu de commerce, le peu d'industrie qu'on y voyait languissait, se traînait à peine.

Comparez les pays où la presse végète avec ceux où elle fleurit..... la république du Mexique avec celle des Etats-Unis, par exemple.

Comparez la famille qui ne voit point les journaux avec celle qui les reçoit.

Comparez l'homme qui ne lit point avec l'homme qui lit.

Et dites-nous s'il est possible de méconnaître l'immense, et, en somme, l'heureuse influence qu'exerce le journal dans la vie sociale ?

C'est le journal qui doit répandre parmi nous le souffle de la vie publique, et stimuler cet esprit d'association dont dépend notre salut national et politique.

C'est que dans toutes ces branches, l'esprit d'entente et d'association faisait presque complètement défaut. Chacun travaillait isolément, et que pouvait-il accomplir ? Mais, avec le journal, tous ces travailleurs plus ou moins dévoués au bien-être de l'humanité ont été mis en rapport les uns avec les

autres, et les obstacles qui auraient éternellement résisté à l'énergie individuelle sont promptement disparus devant les efforts combinés.

IV

M Lippens, bien connu en Canada par ses travaux sérieux, parlant de la nécessité de l'éducation, s'exprime comme suit :

" L'homme a besoin de pain pour le corps, d'instruction pour l'esprit, d'amour pour le cœur.

" Mais l'homme seul, abandonné à lui-même, ne peut rien. Il naît faible, ignorant, incapable de pourvoir à ses besoins. Non seulement apprend-il péniblement à faire un bon usage de ses forces et à développer ses facultés, mais il lui faut encore l'assistance, la protection, la direction des autres. Et c'est particulièrement dans l'enfance et dans la jeunesse qu'il a besoin du concours de ses semblables.

" C'est ce concours qui constitue l'éducation, que l'on peut définir ainsi : L'art de faire passer l'homme de l'état d'ignorance à l'état de savoir et d'action.

" Et comme dans l'homme il faut distinguer le corps, l'intelligence et l'âme, l'éducation comprend trois parties distinctes, mais dont l'action simultanée et inséparable doit le conduire au but qu'il se propose.

" Une éducation complète consiste à donner à l'homme physique la santé et la vigueur, à communiquer à l'homme raisonnable les connaissances qu'il doit posséder, à lui inspirer de l'affection pour les objets qu'il doit aimer et à diriger son action vers les devoirs qu'il doit pratiquer.

" L'homme intelligent comprend, entend ; l'homme moral, [la conscience] aime et agit ; l'homme physique [le corps] obéit aux ordres de l'intelligence et de la conscience ; c'est une machine dont l'âme est le moteur, c'est l'exécuteur de ses ordres.

" Le corps est l'instrument, le serviteur de l'âme ; pour qu'il puisse bien remplir cette fonction, il doit être nourri, conservé ; les organes doivent être fortifiés, exercés. Les soins donnés au corps en

vue d'en faire un bon serviteur de l'âme, constituant l'éducation physique.

" Pourvoir aux besoins de l'intelligence, la cultiver, afin de lui conserver sa supériorité naturelle sur les organes, c'est l'éducation intellectuelle.

" Guider l'homme moral dans la voie qu'il doit suivre pour atteindre sa destinée constitue l'éducation morale.

" L'éducation physique, perfectionne le corps, l'instrument sans lequel l'âme ne pourrait rien faire.

" L'éducation intellectuelle rend l'homme capable de commander au corps et de s'élever au-dessus des objets matériels.

" L'éducation morale dirige l'âme dans l'exercice de ses facultés et, dans le commandement qu'elle exerce sur les organes.

" Ces trois parties de l'éducation doivent concourir au même but et se prêter un appui réciproque."

Espérons que la matière de cet important chapitre sur les devoirs des hommes de bien sera le sujet de très sérieuses réflexions, et fera naître, grandir et se propager le patriotisme catholique qui enseigne comment un véritable soldat de l'Église doit vivre bravement pour bravement mourir, quand il le faut.

En parlant de la France, Paul Féval, nous rassure lorsqu'il dit :

" Croyez-le, il reste de la gloire encore, et des héros et des martyrs sous cette guirlande de cris sublimes : *Sursum corda* ! Haut les âmes !

" Nous ne sommes pas morts ! Non, le champ des soldats de Dieu n'a pas récolté sa moisson suprême. Cœur de saint Louis, cœur de Jeanne d'Arc, cœur de Duguesclin, de Bayard, de Condé, cœur de la France ! ô grand, ô vaillant et malheureux cœur ! percé par l'étranger, déshonoré, torturé par la barbarie, recueille-toi, réchauffe-toi ; crois, espère et monte jusqu'au cœur de ton Dieu, où s'ouvre l'invincible asile."

VICTOR VALMONT.

Voyage.

[Pour l'Album des Familles]

LETTRES

DE

M. L'ABBÉ E. FAFARD

Curé de St. Joseph de Lévis.

Nos lecteurs liront avec intérêt les renseignements que nous extrayons des lettres de M. l'abbé Fafard, qui voyage actuellement en Europe, en compagnie de Mgr Dominique Racine, Evêque de Chicoutimi, et de Messire Néré Gingras.

30 octobre 1882.

.....
Nous avons traversé l'Irlande du nord à l'est, en mettant le pied sur l'île de Londonderry, nous avons pris la route d'

Armagh

ville bien vénérable, puisque ce fut là que Saint-Patrice, l'apôtre de l'Irlande, fixa son siège et vécut un si grand nombre d'années. Il existe encore quelques grandes parties des murs de l'ancienne cathédrale bâtie par le saint apôtre ; mais aujourd'hui tout est passé entre les mains des protestants. L'on a élevé, depuis quelques années seulement, une superbe cathédrale gothique, vénérable et digne monument de la foi des Irlandais. Elle domine toute la ville et se montre avec la majesté d'une reine sur son trône ; elle a coûté 70,000 souverains sterlings. Il y a, dans cette ville, un collège tenu par les lazaristes et qui nous a semblé sur un excellent pied.

D'Armagh nous sommes passés dans la grande ville de

Dublin.

population de 300,000 âmes. C'est une ville riche, cependant les citoyens catholiques ne semblent pas être heureux à cause des grandes questions pendantes. Le collège *Maynooth* est une fondation vraiment princière. Le principal, docteur Walsh, nous a reçus avec une bonté extraordinaire ; c'est un homme distingué. Le monument d'O'Connell, non loin de *Maynooth*, est une haute colonne qui n'offre rien de bien saillant. Le collège protestant, *Trinity*, est une grande institution : des bâtiments immenses. C'est là que la noblesse anglaise forme ses ministres et ses hommes de professions libérales. Nous avons parcouru le *Phoenix Park*, et nous avons vu le point où lord Cavendish a reçu le coup fatal. Ce parc est très grand et très beau. Les églises catholiques n'offrent rien de remarquable comme monuments. De Dublin, je suis allé seul à

Knock

la distance est de 120 milles, on y va en chemin de fer, à l'exception de deux lieues qu'il faut faire en voiture. Arrivé à Ballayhams, je pris une voiture et j'arrivai par une pluie torrentielle. A Knock, je descendis loger dans une maison tenue par M. Kelly, à quelque distance de l'église. Il me fut impossible d'aller saluer le curé le même soir à cause de la tempête qui s'était déchaînée avec une nouvelle fureur depuis mon arrivée. C'était la première fois qu'il m'était donné de m'asseoir devant un foyer alimenté par la tourbe.

Le lendemain, je suis allé célébrer la sainte messe dans la propre, mais pauvre église de Knock. Je me suis agenouillé sur le lieu de l'apparition, protégé par une haute palissade en fer, afin d'empêcher les pieux larcins des fidèles, qui auraient fini par enlever toute la muraille. Il y avait, en même temps que moi, des pèlerins de Chicago.

Les premières apparitions ont eu lieu à l'extrémité Est de l'église en dehors, et à l'endroit même où se trouve une statue dans l'attitude qu'avait alors la Ste Vierge. L'on remarque plus de 150 béquilles sus-

pendues, lesquelles attestent des guérisons obtenues par l'intercession de la Ste Vierge. Le curé de Knock *is the right man in the right place*. C'est un saint prêtre qui ne vit que pour le bon Dieu et la Ste Vierge. Il habite une chaumière bien humble et bien pauvre, couverte en paille, comme la très grande partie des maisons de la campagne. Cependant, il paraît bien certain que cette humble habitation aurait été favorisée de deux apparitions de la Ste Vierge : et le pasteur a déclaré en public que, avant longtemps, il pourra faire connaître les secrets qui lui ont été confiés.

Je suis allé rendre visite à la célèbre religieuse Mary Francis, Clarist, en voie de fonder un monastère de son ordre à Knock. Pour le moment, elle habite, avec une autre religieuse, un hangar, petit, bas et misérable sous tous les rapports. Elle m'a raconté toutes ses épreuves, c'est prodigieux. Elle a déjà des souscriptions pour un montant de deux cents louis, et attend le contrat du landlord avant de commencer son monastère. Vers six heures du soir, j'eus de retour à Dublin. Voilà donc mon premier pèlerinage accompli. Le lendemain nous plions bagage et faisons route vers le canal St Georges, que l'on nous représentait si malin ; il s'est montré bien doux à notre égard, et nous avons mis pied sur la terre d'Angleterre, à *Holy Head*. Le trajet jusqu'à

Londres

se fait avec une vitesse effrayante. Nous sommes demeurés quatre jours dans cette ville, et nous l'avons parcourue en tous sens, toujours en chemin de fer ou en voiture.

Londres, c'est tout un pays, c'est grand, c'est beau, splendide, c'est une merveille continuelle ! Nous avons visité le célèbre *Abbaye de Westminster*, monument gothique d'une incomparable richesse, rempli de tombeaux, de statues, d'inscriptions, c'est à s'y perdre. J'ai mis la main sur le tombeau de mon saint patron (St Edouard) et de sa royale épouse. J'ai cependant été étonné de l'aspect général que présente ce monument : c'est bien celui d'un vieillard courbé sous le

poids des années. Tout est noirci et détérioré, même à l'intérieur. Encore deux siècles et Westminster ne sera plus qu'une mesure.

La cathédrale St Paul, autrefois catholique et maintenant protestante, est un magnifique monument du style de la Renaissance, mieux conservé que Westminster. J'ai été fort surpris d'y voir un autel, un crucifix et des chandeliers ; les ministres y circulent en surplis et en étole. Les bâties du Parlement, à côté de Westminster, avec leurs tours immenses qui se perdent dans les nues, sont d'une richesse extraordinaire.

J'ai vu le siège de la Reine, lorsqu'elle fait l'ouverture des Chambres, ainsi que les autres salles.

La *Tour de Londres* est une antiquité qui rappelle de bien tristes souvenirs pour un cœur catholique. Là furent versés bien des pleurs ! Là, la cruelle Elisabeth est représentée en grandeur naturelle, montée sur son cheval ; personne ne pense à la saluer, tandis que le souvenir des victimes innocentes de sa cruauté est immortel.

Nous avons visité le musée de Tussau : on y voit représentés en cire et de grandeur naturelle, selon les costumes du temps, tous les personnages importants des derniers siècles ; c'est tout un monde, auquel il ne manque que la parole, tant il y a de perfection dans leur aspect. A la lumière du gaz, l'effet est admirable.

Le *Crystal Palace*, bien qu'il soit un peu éloigné de Londres, nous l'avons visité par un beau soleil, brillant sur tout l'édifice, et au son des concerts les plus harmonieux que nous faisons entendre la fanfare royale. C'était vraiment ravissant, et pendant un instant je me suis cru transporté dans l'ancien Paradis terrestre.

Le monument élevé à la mémoire du prince Albert est digne de l'épouse reine de la Grande-Bretagne.

Le *Hyde Park* est une immense étendue de terrain, embellie par tout ce que la nature et l'art peuvent offrir de plus somptueux. C'est là que les heureux du siècle vont s'amuser et faire bombance ; cependant, l'on y rencontre quelques Lazare, qui se tiennent à la

porte et sollicitent, en dépit de la loi, quelques aumônes.

Grâce à Mgr Racine, nous avons pu avoir accès auprès de Son Eminence le cardinal Manning, qui nous a reçu avec beaucoup de bonté. Son Eminence parle difficilement le français ; il est très nerveux et très maigre. C'est la première fois qu'il m'a été donné de voir un cardinal. Sa demeure est loin de valoir celle de l'archevêque de Québec ; elle est située dans une partie reculée. Les œuvres de charité, voilà sa grande préoccupation.

Londres n'offre pas toutefois les charmes que l'on rencontre à Paris. A Londres, la vie est chère et les souverains sortent de la bourse avec une extrême facilité. Chaque jour il nous a été donné de célébrer la sainte messe dans l'église St James, à quelques minutes de notre pension. C'est une église assez pauvre, desservie par des prêtres séculiers ; le curé, M. Hunt, est âgé de 80 ans, et on lui en donnerait à peine soixante.

Voilà bien le résumé de notre visite rapide en Irlande et en Angleterre. Mais, enfin, les plus belles choses ont un terme, et il nous a fallu penser au départ.

Le 26 octobre nous plions bagage et faisons nos adieux à Londres. Bientôt la vapeur nous a transportés à Douvres, où il nous faut prendre le bateau qui doit traverser la Manche, l'épouvantail de tous les voyageurs. C'était le lendemain d'une grosse tempête, et les flots étaient forts agités. Le bateau se tordait en tous sens, comme un réprouvé, et plus d'une fois nous avons failli perdre l'équilibre. Bon nombre ont éprouvé le mal de mer, grâce à Dieu, nous avons été épargnés.

C'est à Calais que je prends congé de vous, en attendant le plaisir de vous entretenir de nouveau.

Je suis, &c., &c.

20 novembre 1882.

Paris.

En parcourant la grande ville de Paris, j'ai été saisi d'étonnement ; j'avais entendu dire bien des fois

que Paris est la plus belle ville du monde ; certes je n'ai pas de peine à le croire, je n'entreprendrai pas d'en faire la description, il y aurait trop à dire. Non loin de la capitale s'élève la jolie petite ville de

Versailles.

c'est Paris en miniature et les rois l'ont embellie afin d'en faire un séjour digne d'eux.

Le palais de Versailles est une construction splendide et immense ; impossible de s'en faire une juste idée sans l'avoir visité ; il y a des collections vraiment prodigieuses de peintures de toutes les dimensions, des statues en marbre, représentant les rois, les généraux, les princes et les grands hommes des différents siècles ; ces appartements, aux lambris dorés, furent jadis habités par les rois depuis Louis XVI. Quelle majesté ! Cependant, en parcourant les divers étages de ce palais et en apercevant tant de magnificence, impossible de se défendre d'une arrière-pensée : que sont devenus ces grands du monde qui l'habitaient. *Vanitas vanitatum*. Les jardins attenants au palais sont tout ce qu'on peut imaginer de plus grandiose.

Les grandes eaux de Versailles sont en renommées dans toutes les parties du monde. En sortant du palais, nous sommes allés au musée des voitures : la plus belle de toute la collection, toute dorée, a coûté plus de 1.000.000 de francs et a servi au couronnement de Charles X.

Non loin du palais sont les deux châteaux appelés du nom de Grand et Petit Trianon ; nous les avons visités, avec leurs immenses jardins, leurs étangs artificiels : la maison du bailli, le boudoir, etc. Le Grand Trianon est beaucoup plus vaste et plus riche que les appartements qu'occupait Napoléon, lorsqu'il venait en ce lieu se reposer de ses fatigues ; ils sont encore dans le même état : son lit, son cabinet de travail, ses salons, etc. Un silence de mort règne aujourd'hui dans ce séjour autrefois animé par la présence du roi, de la reine et de son brillant entourage.

Le dimanche, nous sommes allés prier à l'église des Lazaristes, à Paris, en présence de la chaise où

l'on conserve le corps de St-Vincent de Paul, et devant lequel brûlent continuellement vingt-quatre lampes. En sortant du lieu saint, et en face du tombeau de St-Vincent de Paul, nous avons remarqué, en dépit du saint jour de repos un certain nombre d'ouvriers qui travaillaient dans les chemins. D'ailleurs, ce triste spectacle n'est pas rare dans Paris, malheureusement.

Le même jour, nous avons visité l'église de St-Etienne du Mont : l'on y voit le lieu même où Mgr de Sibour, en 1857 tomba sous les coups d'un misérable assassin. C'est dans cette église que se trouve le tombeau de Ste-Geneviève.

Fontainebleau.

Nous avons pris une journée pour faire la visite de Fontainebleau, situé à 2 heures de Paris, par chemin de fer. Le palais de Fontainebleau est à peu près dans le même goût que celui de Versailles. Nous avons traversé les splendides appartements qu'occupaient Louis XII, Louis XIV, Napoléon Ier, ainsi que les appartements du pape Pie VII pendant sa captivité, sa chambre de travail, sa chapelle etc. Ici, comme dans tous les autres palais, on conserve avec soin quelques objets qui ont servi à l'usage des souverains ; c'est ainsi qu'on nous a fait voir la petite table sur laquelle Napoléon Ier a signé son acte d'abdication, le fac-simile de cet acte, etc. En sortant, on gravit les degrés en pierre sur lesquels se tenait le grand empereur, lorsqu'il fit ses adieux à son armée en pleurs, et qu'il serra dans ses bras le général qui reçut, au nom de tous, ses touchants adieux. Mon Dieu ! que de réflexions découlent naturellement de la visite de semblables lieux ! *Vanitas vanitatum*.

A Fontainebleau, ville d'environ 15.000 âmes, encore plus qu'à Paris, l'on est frappé de la grande simplicité qui règne dans la toilette des personnes du sexe ; vous rencontrez dans les rues et dans les églises plus de la moitié des femmes n'ayant d'autre coiffure qu'un bonnet blanc, bien propre, et leur couvrant toute la tête. Cela ne les empêche pas de prier à Notre-Dame-des-Victoires avec beaucoup de dé-

votion. En ferait-on autant à Lévis ?

Ces jours derniers, étant retourné à Paris, le général de Charette fut informé de la présence de Mgr D. Racine à Paris, et il s'empressa de le visiter et de l'inviter, ainsi que ses compagnons, à prendre le dîner avec lui.

Le général et sa dame se sont montrés très-affables et très-polis. Il a conservé le plus beau souvenir du Canada et de la magnifique réception qu'il a reçue l'an dernier. Je lui ai rappelé que Lévis compte plusieurs zouaves qui, à sa suite, ont volé à la défense du Père commun des fidèles. Il m'a nommé plusieurs d'entre eux, dont il se souvient avec bonheur.

Nous avons prolongé notre séjour, à Paris, jusqu'au 9 novembre, afin de pouvoir assister à la cérémonie du départ de 9 missionnaires qui ont fait leurs adieux au Séminaire des missions étrangères. Cette cérémonie a été fort touchante. Les adieux se sont faits d'abord à la petite chapelle de la Ste-Vierge, au jardin, et ensuite à la grande chapelle. A la suite d'une belle adresse, présentée par un prêtre, a eu lieu le baiser de paix et le baisement des pieds. Evêques, prêtres, militaires et plus de 180 ecclésiastiques ont été heureux de se prosterner à terre et de baiser les pieds de ceux qui se séparent de tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, pour aller porter l'évangile aux infidèles ; jamais je ne pourrai oublier une scène aussi émouvante. A cette cérémonie, nous avons fait rencontre de M. Eugène Roy, ecclésiastique du séminaire de Québec, qui a eu l'obligeance de nous conduire aux Carmes, et de nous faire voir la crypte qui renferme les ossements d'un grand nombre de prêtres et autres victimes massacrés pendant la révolution française.

La première ville que nous avons visité, après avoir laissé Paris, a été

Meaux.

Cette petite ville n'offre rien de remarquable à part sa cathédrale catholique gothique, dont la construction remonte au 13^e siècle. Elle est délabrée à l'extérieur, mais assez riche à l'intérieur. On y voit le tombeau de Bossuet ainsi que la

chaise dans laquelle le grand orateur a fait retentir tant de fois sa belle éloquence ; au reste, cette chaise est d'apparence assez modeste. Du côté de l'épître, dans une chapelle latérale, on a élevé un monument en marbre à la mémoire de l'aigle de Meaux ; il y est représenté de grandeur naturelle. Mgr Allou, évêque de cette ville, est aveugle et âgé de 86 ans.

Le même jour nous avons continué notre route jusqu'à

Reims.

La cathédrale, si riche en souvenirs historiques, est d'une grande beauté : c'est un monument majestueux par sa forme, ses proportions et les richesses qu'elle renferme. Les vitreaux, les portiques, les statues innombrables, tout attire l'attention et excite l'intérêt au plus haut degré. Le trésor de la cathédrale est fort remarquable : il renferme une épine de la Sainte Couronne, que nous avons pu apercevoir et vénérer ; la sainte ampoule, des vases sacrés anciens et d'une grande valeur ; un calice en or, qui a appartenu au vénérable de la Salle, des ornements et des vases offerts par Charles X et d'un prix considérable. Le secrétaire de Mgr. l'Archevêque nous a fait visiter le vaste archevêché dans lequel se trouvent plusieurs salles destinées à l'usage des rois de France, lorsqu'ils venaient à Reims avec leur suite. C'est dans cette église que se trouve le tombeau du cardinal Gousset.

Cambrai.

A Cambrai, nous avons visité la cathédrale, dont l'extérieur ressemble assez à celui de la basilique de Québec. Elle renferme un riche monument en marbre, élevé à la mémoire du grand Fénelon : son corps ne s'y trouve plus ; on nous a indiqué le site de son évêché, et l'on voit même quelques restes de cet ancien édifice. Le grand Séminaire, dirigé par les Lazaristes, est très-florissant, et la chapelle attenante a plutôt l'apparence d'une cathédrale que celle d'une chapelle. Il y a, dans le diocèse, 1500 prêtres, et l'on se plaint, cependant, que ce nombre est insuffisant pour répondre aux besoins.

Lille.

A Lille, où nous avons passé le dimanche, nous avons célébré dans l'église provisoire de Notre-Dame de la Treille, où se trouve une statue de la Sainte-Vierge très-ancienne et très-vénérée. Dans l'après-midi, nous avons visité l'Université, et quelques églises qui ont bien leur mérite. La ville est grande et très-belle, les rues larges et propres. Les campagnes que l'on traverse, dans tout le parcours que je viens de vous indiquer, sont belles et florissantes, culture soignée en apparence et surtout celle de la betterave à sucre. En arrivant à chaque station il y a des monticules de légumes. Cette campagne, ainsi que celle de la Belgique que nous avons traversée, m'a rappelé certaines riches campagnes du Canada.

Bruxelles.

A Bruxelles, nous avons visité les bâtisses du Parlement, qui, à l'intérieur, sont très-bien, mais cependant, selon moi, inférieurs à ce que nous avons à Ottawa, et même à Québec depuis quelques années. Le palais d'hiver, qu'habite Sa Majesté Léopold, m'a paru à l'extérieur une construction très-unie. Les églises de Bruxelles ont un caractère tout particulier, surtout celle de Ste-Gudule, dans laquelle se trouve une chaire fort singulière, que le sacristain prétend être la plus belle du monde ; l'église du Béguinage et celle de St-Jacques. C'est dans cette dernière que la famille royale se rend pour assister aux offices paroissiaux. La ville de Bruxelles est très-populeuse et très-belle.

Tournai.

Tournai, que nous avons traversé, n'offre rien de remarquable.

Souvain.

A Souvain, nous avons visité la grande bibliothèque de l'Université ainsi que quelques salles. Le nombre des élèves est de 1500, paraît-il. L'église gothique de St-Pierre est spacieuse et monumentale ; la chaire de cette église est aussi fort singulière. Les saintes-Espèces sont conservées dans un ciborium, du

côté de l'évangile ; il a des proportions considérables et est fort riche.

A Souvain, le 15 novembre, la neige tombait toute la journée à gros flocons : ce qui nous a rappelé le Canada, le lendemain nous n'en voyions nulle part. Cependant la température était assez froide : avouons que nous étions passablement dans le nord.

Liège.

A Liège, entre toutes les églises que nous avons visitées, il en est une qui mérite une mention toute particulière : celle de St-Martin, qui a été le berceau de la fête du St-Sacrement. Ce fut Ste-Julienne de Falconière, aidée de son amie la recluse Eve, qui obtint cette faveur insigne à ce vénérable sanctuaire. L'on voit encore l'endroit où la bienheureuse Eve fut renfermée pendant 49 ans, et la porte par laquelle on lui passait la nourriture. Il y a, dans cette église, une statue miraculeuse de Notre-Dame de Tours. J'ai invoqué Notre-Dame de Tours pour tous ceux qui se sont recommandés à mes prières, et pour les besoins de mes paroissiens, sans en excepter un seul. Dans toute cette partie de la Belgique, la campagne est très-belle et accidentée.

Aix-la-Chapelle.

Aix-la-Chapelle, c'est la ville toute imprégnée des souvenirs de Charlemagne. On nous a indiqué l'escalier en pierre que le grand empereur gravit pour monter dans la salle du couronnement. La partie du centre de l'ancienne cathédrale est encore la même qui fut bâtie de son temps. Dans cette église se trouve une chaire d'argent dorée, dans laquelle St-Bernard prêcha en faveur des croisades. Dans le trésor que nous avons visité se trouvent : la tunique de la Ste-Vierge ; la ceinture en cuir de Notre-Seigneur ; un morceau de l'éponge qu'on lui présenta pendant sa douloureuse passion ; les langes qui enveloppèrent le divin Enfant après sa naissance ; plusieurs parties considérables du bois de la vraie Croix ; etc. Quel bonheur pour nous d'avoir pu arrêter nos regards sur des objets si saints et si dignes de notre vénération ! Pour ma part,

je compterai ce jour au nombre des jours heureux de ma vie.

Les allemands nous paraissent bien bons : quel dommage que la plus grande partie du temps, nous ne puissions les comprendre ! C'est ainsi que ces jours derniers, étant entrés dans une église pour y célébrer, les prêtres présents ne comprenaient ni le français ni l'anglais, de notre côté, nous ne pouvions comprendre leur latin dont la prononciation est différente de la nôtre.

Cologne.

La première chose à visiter à Cologne, c'est tout naturellement la cathédrale. Inutile pour moi d'essayer de vous en faire la description : quel colosse gothique ! Que de richesses accumulées sur un seul point depuis quatre siècles ! A cet aspect gigantesque, on se sent comme écrasé. Nous avons célébré la sainte messe dans l'église Ste. Ursule. C'est du trésor de cette église que sont sortis les reliques de St-Fédele, dont la représentation personnelle se trouve dans la chapelle du Sacré-Cœur. à St-Joseph. Cette église, qui est très ancienne, est converti et rempli de ces précieuses reliques : voilà son plus bel ornement, son trophée incomparable.

Je vous salue, à l'heure qu'il est, de Strasbourg.

Au revoir.

20 décembre 1882.
.....

Valders.

Il nous tardait d'arriver à Valders, en Autriche, où se trouve le couvent des Pères Dominicains. Plusieurs jeunes canadiens, entrés dans la Communauté depuis quelques années, se préparent au ministère évangélique. Enfin, ce fut le 21 novembre que nous sommes aller frapper à la porte du couvent des bons pères. Peu de moments après, il nous était donné de presser la main de nos chers compatriotes les R. P. Dallaire et Côté, ainsi que le Père Gauvreau. Le Père Prieur et les autres pères nous

fîrent l'accueil le plus cordial que l'on puisse imaginer, et nous avons été l'objet d'attentions et d'égards tels que nous ne savons comment leur manifester notre reconnaissance. Cependant la tristesse paraissait sur ces figures où rayonnait tant de joie : c'est que la mort est venue, quelques semaines auparavant, enlever à leur affection celui qu'ils aimaient beaucoup : le R. Père Routhier venait de descendre dans la tombe. Dans le cours de l'été dernier, il m'écrivait : "Encore un an, et ensuite le Canada." Le Sacré-Cœur, qu'il aimait beaucoup, a fait davantage comme toujours ; au lieu du Canada, il lui accorda de voir une autre patrie, mais la véritable patrie, d'où sont bannis les ennuis, la douleur, les larmes et le deuil. Il avait tout quitté pour Dieu : son pays, sa chère paroisse de St-Sylvestre, ses vieux parents, ses nombreux amis, tout ce qu'il avait de plus cher au monde. De plus, il lui a fallu fuir de France, en face de la persécution. Quelle n'aura donc pas été sa récompense là-haut ! d'ailleurs, au témoignage de ses supérieurs, sa vie a été celle du religieux accompli, et sa mort, celle d'un saint prêtre. Il avait été ordonné le 19 août et avait pu célébrer les saints mystères seize fois. Son corps repose maintenant dans un petit cimetière attenant à l'église des Rév. Pères Servites, à quelques pas du couvent.

Pendant notre séjour à Valders, le Rév. Père Prieur nous a conduit à Hall, où nous avons salué le digne curé du lieu et visité les Rév. PP. Franciscains, le beau pensionnat des Révdes. Dames de la Visitation, ainsi que l'église paroissiale.

A Inspruch, nous avons aussi visité plusieurs églises. l'abbaye des Rév. PP. Prémontrés, le monastère des Rév. PP. Servites ; partout nous avons reçu la plus cordiale réception, et toujours nous en conserverons le plus doux souvenir.

A Absam, nous avons prié en présence de l'image miraculeuse de la Ste-Vierge, empreinte sur vitre.

Le 20 novembre, Mgr D. Racine a élevé au sous-diaconat les deux frères Gauvreau, de Québec, et a ordonné cinq autres diacres, tous de l'ordre de St-Dominique. A midi,

le Rév. P. Prieur réunissait autour de sa table hospitalière plusieurs religieux et prêtres du voisinage ; au milieu du repas, Mgr Racine prit la parole et exprima son bonheur et sa reconnaissance. A son tour le Rév. P. Prieur répondit aux bonnes paroles de Monseigneur : tous furent fort heureux. Le lendemain nous faisons avec regrets nos adieux à la communauté ; en nous éloignant, nous y avons laissé des amis : aussi jamais nous ne pourrions oublier le souvenir de Valders, du petit cimetière où je me transporterai souvent par la pensée des bons pères et frères dominicains.

De là, nous nous sommes dirigés à

Brizen

où nous avons passé la nuit. De grand matin, le lendemain, il nous a fallu abandonner la voie ferrée pour prendre une voiture. C'est que les inondations ont fait des ravages épouvantables dans cette partie du Tyrol autrichien et dans le nord de l'Italie : les rails avaient été dérangés et les ponts emportés, etc. Nous avons ainsi voituré pendant cinq heures par un froid assez fort, longeant la rivière Ersack qui sort des Alpes, et qui était la cause de tout ce dégât. En passant dans ces lieux, on se demande comment l'on a pu y pratiquer un chemin ; plusieurs fois j'ai cru que le gros cocher tyrolien allait nous précipiter dans l'abîme avec ses deux chevaux.

Pozen.

A Pozen, nous avons logés dans la même maison où se retira le Pape Pie VI, en 1782, probablement lorsqu'il fut exilé, au-delà des Alpes ; une inscription sur marbre, dans la chambre où il se reposa, rappelle son passage en cet endroit. Cette petite ville, comme tous les autres lieux situés dans les Alpes, est très-pittoresque. Le même jour nous franchissions la frontière et arrivions à

Véronc.

Dans cette ville, une chose nous a frappé grandement : c'est l'arène construite il y a deux mille ans. C'est là qu'un grand nombre de martyrs furent livrés aux bêtes

féroces et dévorés en présence de milliers de spectateurs qui prenaient plaisir à cet horrible spectacle. L'on a visité encore les cachots obscurs et étroits dans lesquels ces généreux confesseurs de la foi étaient enfermés en attendant le jour du supplice.

Padoue.

A Padoue, nous sommes allés prier sur le tombeau du bon St-Antoine, que l'on invoque jamais en vain. Le trésor de cette église renferme la langue du saint, son oreiller (une pierre), trois épines de la Ste-Couronne, et une quantité considérable de vases sacrés antiques et de reliques très-précieuses.

Il nous tardait d'arriver à

Vénise,

la célèbre ville, unique dans son genre, puisqu'elle est bâtie dans l'eau, et qui, tant de fois, a inspiré les poètes, les musiciens et les orateurs.

En débarquant des chars, cette fois, ce n'est pas un cocher qui nous offre ses services, mais bien un gondolier qui, d'une main habile, conduit sa légère embarcation à travers les rues de Vénise.

Dans l'après-midi, nous avons loué une gondole, et les deux hommes qui la dirigeaient nous ont ainsi promenés dans les rues d'eau de la ville. Nous avons vu la célèbre cathédrale de St-Marc. Sans doute il a fallu beaucoup de temps et de sommes fabuleuses pour ériger un monument où les mosaïques sont en si grand nombre. Il y a, dans cette même ville, plusieurs autres églises, qui sont d'une grande richesse, entre autres celle des Carmes, celle de St-Athanasie. Le palais des Doges et la prison méritent aussi une visite spéciale, mais pour voir en détail ce palais, il faudrait y consacrer plusieurs jours.

De Venise, nous avons pris la route de

Milan,

ville magnifique, avec une population de 250,000 âmes. La cathédrale, avec son dôme et ses milliers de statues, est très-élégante et très-

importante. Il nous a été donné de descendre dans la crypte et de voir le corps de St-Charles Borromée, à travers le crystal de roche. Cet homme qui, pendant sa vie, distribuait ses biens aux pauvres et marchait au milieu des pestiférés dans les rues de Milan, est maintenant, après sa mort, couvert d'or, de diamants et de pierres précieuses; ce sont les rois et les reines qui ont ainsi honoré sa dépouille mortelle. Mgr Racine et moi avons eu le bonheur de célébrer la sainte-messe en présence de ce corps vénérable.

Nous avons aussi visité le corps de St-Ambroise, dans l'église de St-Ambroise; dans une même chaise se trouve le corps de ce grand docteur de l'Eglise, que l'on aperçoit revêtu de ses riches habits pontificaux, et ceux de St-Gervais et St-Protas. C'est en face de cet antique autel que St-Ambroise reçut l'abjuration de St-Augustin. Il y a, au même autel, un devant en or, enrichi de pierres précieuses, qui a dû coûter des millions.

Bologne.

A Bologne, nous avons pu aller prier au tombeau de St-Dominique, et Mgr Racine a été heureux de célébrer les saints mystères en présence du corps de son saint patron. La chaise qui renferme ce précieux dépôt est un objet d'art, et la chapelle où elle se trouve est d'une grande richesse.

Nous avons eu aussi l'insigne faveur de visiter la chapelle des Clarisses, où se trouve exposé le corps de Sainte-Catherine de Bologne. La sainte, revêtue d'un manteau, est assise sur un trône comme une reine; elle porte une riche couronne sur la tête et une croix d'or à la main. Quoiqu'elle soit morte depuis quatre cents ans, son corps a conservé la souplesse qu'il avait pendant la vie; sa figure est noire, sauf la partie sur laquelle l'Enfant Jésus a imprimé un baiser. Aujourd'hui, les grands de la terre vont aussi s'agenouiller devant l'humble vierge et lui baiser les pieds. Le chapelain nous a fait voir le crucifix qui a parlé à la sainte, le voile dont elle couvrit l'Enfant Jésus, une image de la Ste-Vierge peinte par elle-même, deux

livres écrits de la propre main de Ste-Catherine et l'instrument dont elle se servait pour chanter les louanges du Seigneur.

Après avoir visité quelques églises, nous faisons route vers

Ancône,

où nous avons passé la nuit seulement. Le matin, nous partions de bonne heure et arrivions vers neuf heures et demie dans la basilique de

Lorette.

Comment vous dépeindre les émotions que l'on ressent, et surtout le cœur du prêtre, en apercevant cette maison que Notre-Seigneur a habitée si longtemps à Nazareth; maison qui a été la demeure de la Ste-Vierge et de St-Joseph, et dans laquelle le Verbe s'est fait chair!!! J'ai eu le bonheur de célébrer dans la sainte maison: jamais je ne pourrai oublier ce jour, l'un des plus heureux de ma vie. J'ai offert le saint sacrifice pour moi-même, pour tous les affiliés à l'œuvre du Sacré-Cœur. J'ai plusieurs objets de piété qui ont été déposés dans l'écuelle qui a servie à la Ste-Famille, et qui ont aussi touché à la sainte maison.

Le lendemain nous avons aussi fait notre pèlerinage à

Assise,

où nous avons prié devant le tombeau de St-François et devant celui de Ste-Claire. Nous avons vu la chambre où St-François d'Assise est mort. En considération de la présence d'un évêque du Canada, il nous a été donné de vénérer le voile de la Ste-Vierge qu'on conserve dans l'église des bons Pères Franciscaïns. Enfin, pour combler tant de faveurs spirituelles, il nous a été donné d'aller prier dans la petite église de Notre-Dame des Anges, berceau de la Sainte-Mère et des Anges.

Notre pèlerinage accompli, nous avons pris de suite la route de

Rome,

où nous sommes arrivés le 7 décembre (1882.) veille de la fête de l'Immaculée-Conception, et juste deux mois après notre départ de

Québec. Environ deux heures après notre arrivée, un cocher nous a conduits à St-Pierre de Rome, la reine des églises du monde. Après nous être agenouillés au tombeau du Prince des Apôtres, nous avons fait rapidement le tour de l'édifice sacré : ça été notre première visite à la basilique.

Le jour de l'Immaculée-Conception, après avoir célébré à la Minerve, le matin, nous sommes allés dans l'après-midi, au Gesù, où il y a eu une illumination que l'on dit être la plus belle qui ait jamais eu lieu dans aucune église de Rome : elle a coûté, paraît-il, 11000 francs : elle a été organisée à l'occasion du troisième centenaire de St-François-Xavier, et aussi en l'honneur de la Vierge Immaculée. L'office a été splendide, sans parler du sermon italien que je n'ai pas compris.

C'est hier, le 18 décembre, vers 5 heures du soir, que nous a été accordé l'audience tant désirée de notre saint Père le Pape. Voici comment la chose a eu lieu : nous avons d'abord pénétré dans plusieurs salles d'attente. Mgr Racine est passé le premier et seul ; après avoir présenté ses hommages à la personne auguste du Chef de l'Église, et avoir traité quelques affaires, il s'est retiré et nous sommes entrés. Le vénérable vieillard, tout vêtu de blanc, était assis sur un petit trône ; après les quelques genuflexions prescrites par le cérémonial nous lui avons baisé le pied, et de suite il nous a présenté sa main. Aussitôt Sa Sainteté nous a adressé des paroles de bienveillance et de charité. Elle nous a demandé si, dans nos paroisses, les fidèles s'acquittent bien de leurs devoirs religieux, si les sacrements sont fréquentés, si les parents remplissent leurs devoirs en ce qui concerne l'instruction religieuse de leurs enfants ; sur notre réponse affirmative, le St-Père a rappelé, en quelques mots, les devoirs que nous devons remplir comme curés auprès de nos paroissiens et surtout celui de la prédication, afin que nous puissions les préserver des mauvaises doctrines et des mauvais exemples qui font le tour du monde, aujourd'hui, et ravissent tant d'âmes au bon Dieu.

Aussitôt après avoir entendu les bonnes paroles du St-Père, chacun

a présenté sa supplique ; pour ma part, j'ai demandé : une bénédiction spéciale pour le curé de Saint-Joseph de Lévis ; pour ses frères et sœurs et autres parents ; pour tous les paroissiens de St-Joseph, et en particulier, pour les malades, les pauvres et ceux qui sont dans la peine ; pour les deux vicaires et quelques autres prêtres demeurant dans la paroisse ; pour les religieuses de Jésus-Marie et leurs élèves ; pour les Clercs de St-Viateur et leurs élèves, car ces deux communautés travaillent et se dévouent avec succès à l'instruction religieuse de la jeunesse dans la paroisse de St-Joseph ; pour les religieuses du Bon-Pasteur, à St-Sylvestre et leurs élèves. Enfin, j'ai sollicité la faveur de pouvoir accorder, une fois, à mes paroissiens, la bénédiction papale.

Le St-Père a daigné accéder à toutes les demandes que nous lui avons faites et nous a donné sa bénédiction pour nous, pour toutes les personnes et les œuvres que nous avons rappelées à son souvenir. C'est ainsi que s'est terminée cette entrevue avec le Vicaire de Jésus-Christ, la plus précieuse que l'on puisse désirer ici-bas, et dont le souvenir durera aussi longtemps qu'il me restera un souffle de vie.

Je tâcherai, avant mon départ de Rome, d'assister une fois à la messe célébrée par Sa Sainteté, et ensuite j'entonnerai le *Nunc dimittis*.

Depuis mon arrivée ici, il m'a été donné de célébrer sur les tombeaux de St-Louis de Gonzague et du Bienheureux Berchmans, dans l'église de St-Ignace, — sur les tombeaux des bienheureux apôtres Pierre et Paul, ainsi que sous la Chaire de St-Pierre. Parmi les nombreuses églises déjà visitées, est celles de St-Alphonse de Ligouri, dans laquelle se trouve l'image miraculeuse de Notre-Dame du Perpétuel Secours, dont la dévotion se répand rapidement au Canada.

Au revoir.

— 000 —

Archéologie

LES FORTIFICATIONS

DE

ROME.

Voici les noms des divers *Fortes* qui ont été construits autour de Rome, et quelques détails sur leur situation topographique.

Le fort *Mario* est établi sur la colline du même nom.

Le fort *Triomfale* est situé sur la voie Triomphale, au sommet des collines de la Farnesina ;

Le fort *Casal Braschi* se trouve au nord-ouest de Saint-Pierre ;

Le fort *Boccea* se trouve au point d'intersection des voies Cornelia et Aurelia Nuova, derrière la villa Paufili, hors la porte St Pancrace ;

Le fort *Bravetta* s'élève non loin du Tibre et à côté de la grosse ferme de la Magliana ;

Le fort *Portuence*, sur la voie du même nom, commande les deux rives du fleuve ;

Le fort *Ardeatina* est établi aux Trois-Fontaines ;

Le fort *Ostiense* se trouve sur l'ancienne voie d'Ostie ;

Le fort *Appia Antica* est bâti un peu au delà du tombeau si célèbre de Cecilia Metella ;

Les forts *Casilina*, *Prenestina*, *Tiburтина* et *Pietra Lata*, non encore achevés, commanderont les routes qui conduisent au *Castellum Romani*.

Le fort du *Monde Antenne*, qui s'élève près de l'endroit où l'Anio se jette dans le Tibre, domine les monts Parioli et croisera ses feux avec le fort *Triomfale*.

Un journal a attaqué violemment les désignations choisies par le ministre, parce qu'il aurait voulu que l'on donnât aux *Fortes* des noms rappelant les personnes qui ont le plus contribué à l'unité politique de l'Italie, mais il n'est guère probable que le général Ferrero revienne sur sa décision, qui a, du reste, l'avantage d'être conforme à la topographie ou, si l'on veut, à la caste de l'*Agro Romano*.

Biographie

Sir John A. MacDonald.

Premier-Ministre

CANADA.

I

Celui que les vœux populaires viennent de placer de nouveau à la tête du gouvernement de la Puissance du Canada, a déjà fourni une longue et brillante carrière. Intimement lié aux principaux événements de notre politique et aux luttes parlementaires qui ont eu lieu dans le cours des trente et quelques dernières années, son nom occupera une large place dans le récit des faits remarquables que l'histoire est chargée de consigner pour l'enseignement des générations qui nous succéderont.

Né à Kingston, le 11 janvier 1815. Sir John est le fils aîné de feu Hugh MacDonald, écuyer, ci-devant de Southerlandshire, Ecosse

Il fit ses études à la "Royal Grammar School, Kingston," sous le professeur Wilson, membre agrégé de l'Université d'Oxford. Après avoir étudié le droit sous feu George McKenzie, il fut admis au barreau de l'ancienne province du Haut-Canada en 1836. En 1846 il fut nommé Conseiller de la Reine. Il est le principal membre de la société MacDonald, Patton et MacDonald, avocats de Toronto.

La première épouse de Sir John, née Isabella Clark, fille de Alexander Clark, écuyer, de Dalvanert, comté d'Inverness, Ecosse, est morte en 1856. En 1867, il convolait en seconde noces avec Susan Agnes, fille de l'honorable T. J. Bernard, l'un des membres du Conseil Privé de Sa Majesté, de l'île de la Jamaïque.

II

Aimant les luttes politiques et très bien doué. Sir John, dès ses débuts, acquit une brillante réputation d'orateur, et en 1844 sa ville natale, Kingston, le choisit comme son représentant dans le parlement du Canada-Uni. Lors de sa défaite, le 17 septembre dernier, Sir John avait représenté sans interruption cette ville pendant 34 ans.

A peine avait-il siégé trois années, qu'il fut appelé à entrer dans l'administration de l'honorable M. Morris. Il fut assermenté comme ministre le 11 mai 1847 et le 10 mars 1848, le gouvernement dont il faisait partie dut abandonner les rênes du pouvoir. Du 11 septembre 1854 au 29 juillet 1858, il occupa un siège dans les cabinets de McNabb-Morin, Taché-Macdonald et Macdonald-Cartier. Quelques jours après la chute du ministère Macdonald-Cartier, l'honorable M. Cartier fut chargé de former une nouvelle administration et le 6 août 1858, le nouveau cabinet entra en fonction sous le nom de Cartier-Macdonald.

Ce cabinet résigna le 23 mai 1862. Depuis le 30 mars 1864 jusqu'à la confédération, il fit successivement partie des ministères Taché-Macdonald et Belleau-Macdonald.

III

Pendant les nombreuses années qu'il a fait partie des différentes administrations que nous venons de mentionner, Sir John a été du 21 mai au 7 décembre 1847, Receveur-Général; du 7 décembre 1847 au 10 mars 1848, Commissaire des Terres de la Couronne; du 11 septembre 1854 au 29 juillet 1858, Procureur-Général pour le Haut-Canada. Le 29 juillet 1858, le cabinet ayant été battu sur la question du site du gouvernement, Sir John comme premier-ministre ainsi que ses collègues donnèrent leur démission. De nouveau au pouvoir le 6 août 1858, Sir John fut d'abord Maître-Général des Postes, puis il abandonna le lendemain ce portefeuille, pour être Procureur-Général du Haut-Canada.

En mai 1862, le gouvernement fut défait sur le bill de la milice et résigna.

Sir George E. Cartier et Sir John furent les chefs de l'opposition jusqu'à la chute de l'administration Sandfield Macdonald-Dorion. Le 30 mars 1864, le gouvernement Taché-Macdonald fut formé et Sir John prit le portefeuille de Procureur-Général. Il fut leader du parti ministériel dans l'Assemblée Législative depuis la formation du ministère jusqu'à l'union des provinces en 1867.

IV

A partir du mois de janvier jusqu'au mois de mai 1862 et depuis le mois d'août jusqu'à la confédération, il eut les deux portefeuilles de Ministre de la Milice et de Procureur-Général.

A la mort de Sir E. P. Taché, qui eut lieu en 1865, Sir John déclina l'offre qui lui fut faite de devenir premier ministre et céda le pas à Sir Narcisse F. Belleau.

A plusieurs reprises il fut chargé de missions importantes en Angleterre et en d'autres pays, et en 1864 il fut nommé délégué à la conférence qui fut tenue à Charlottetown dans le but d'effectuer une union des provinces maritimes. La même année il fut nommé délégué à la conférence qui eut lieu en vue d'en venir à une entente pour établir la confédération.

En 1866 et 1867, il présida la confédération Coloniale qui siégeait à Londres lors de la passation devant le parlement impérial de l'acte connu maintenant sous le nom de l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord.

V

En 1867, quand le nouveau régime vint en force, Sir John fut chargé du soin de former le premier gouvernement pour la nouvelle puissance; il fut assermenté comme membre du Conseil Privé de Sa Majesté en Canada et nommé ministre de la Justice et Procureur-Général du Canada. En 1871 il fut nommé l'un des commissaires

et plénipotentiaires de Sa Majesté, conjointement avec le comte de Grey, maintenant marquis de Ripon, Sir Stafford Northcote, Sir Edward Thornton et le Très-Honorable Montague Bernard. L'on sait que cette commission devait travailler de concert avec les cinq commissaires des Etats-Unis, afin de régler les réclamations provenant de l'affaire de l'Alabama, et diverses autres questions en litige entre l'Angleterre et les Etats-Unis. Le résultat des travaux des commissaires fut le traité de Washington, signé à Washington, capitale de la république voisine, le 8 août 1871.

VI

En récompense de ses services à l'Etat, notre Gracieuse Souveraine daigna, en 1867, lui conférer le titre de Chevalier Commandeur du Bain.

En janvier 1872, il fut créé Chevalier Grand-Croix de l'Ordre Royal d'Isabelle la Catholique d'Espagne.

Dans le mois de juillet 1872, Sir John fut nommé par la Reine Victoria membre du Très-Honorable Conseil Privé de Sa Majesté.

Parmi les mesures importantes auxquelles le nom de Sir John est associé, nous croyons devoir mentionner celles qui suivent :

La sécularisation des réserves du clergé ; l'amélioration des lois sur la milice ; les amendements à la loi relative à la juridiction et à la procédure des cours de justice ; l'abolition de l'emprisonnement pour dettes en certains cas ; amendement de la loi concernant le jury ; une loi améliorant les institutions municipales en Haut-Canada ; la codification des statuts ; l'extension du gouvernement municipal ; la réorganisation de la milice ; le règlement de la question du site de la capitale ; l'établissement d'un système de communications directes par vapeur pour les malles d'Europe ; l'établissement de nouveaux pénitenciers ; l'établissement de diverses et importantes institutions publiques ; la réorganisation du service civil sur des bases permanentes ; la construction du chemin de fer Intercolonial ; l'élargissement des canaux ; la ratification du traité de Washington ; l'acte unissant sous un même gouvernement les possessions britanniques du Nord ; l'exten-

sion et la colonisation de la Puissance.

VII

Comme on le sait, Sir John a été battu à Kingston, à la dernière élection, mais quelques jours après il fut élu par acclamation dans le comté de Marquette, Manitoba, et tout récemment la division électorale de la ville de Victoria, Colombie Anglaise l'a choisi pour son député. Depuis ces élections, il a opté en faveur de Victoria et le comté de Marquette a été appelé à se choisir un nouveau député, la loi exigeant, paraît-il, que les députés de Manitoba soient électeurs dans cette province.

D'un commerce facile et des plus agréables, le premier-ministre de la Puissance plaît à tous ceux qui ont des relations avec lui. D'un caractère aimable, sa conversation offre beaucoup de plaisir. Malgré ses 63 années et neuf mois, (étant né le 11 janvier 1815), Sir John a toujours le mot pour rire et une verve pleine d'entraînement.

VIII

Depuis que nous écrivions, en 1878, ce qui précède, Sir John a continué à briller dans l'accomplissement de ses devoirs d'homme public. Lorsqu'il fut appelé à succéder à M. MacKenzie, en 1878, il avait à résoudre un grand problème politique, celui de donner aux industries nationales une protection suffisante au moyen d'un tarif sagement élaboré, tout en froissant le moins possible les susceptibilités de la mère-patrie. Il a réussi à mener à bonne fin une œuvre aussi difficile. Son succès est tel que ses adversaires ne peuvent s'empêcher de le reconnaître, à preuve la déclaration du chef de l'opposition, l'honorable M. Blake, à l'ouverture de la dernière campagne.

À part l'adoption du nouveau tarif, ce qui a le plus caractérisé le dernier parlement, a été la destitution de feu l'honorable M. Letellier, lieutenant gouverneur de la province de Québec. On se rappelle encore ce grand acte politique. Aux prises avec toutes espèces de difficultés, Sir John se tira d'affaires avec une rare habileté, et quelque-

soit le jugement que l'on puisse porter sur sa conduite, on ne peut nier qu'il ait agi avec un grand sens dans les circonstances dans lesquelles il se trouvait placé et avec un tact admirable.

C'est aussi pendant le dernier parlement que la construction de la voie ferrée du Pacifique fut définitivement assurée par l'adoption de la loi constituant la compagnie du Pacifique et par l'adoption du contrat passé entre le gouvernement canadien et cette compagnie.

Les élections générales qui ont eu lieu dans le cours de juin dernier ont été pour Sir John l'occasion d'un triomphe plus éclatant encore par la signification qu'il comporte, que celui de 1878.

La session fédérale s'ouvre cette après midi.

Le premier ministre a devant lui une nouvelle députation dont la majorité lui est sympathique ; surtout pour les quatre-vingt-dix nouveaux députés qui pour la première fois, vont franchir le seuil de la Chambre des Communes. Sir John est une personnalité d'un grand prestige et qui résume en sa personne les luttes mémorables des quarante dernières années. L'âge avance, mais son caractère reste toujours le même : gai, aimant le mot pour rire, plein de verve et d'entrain.

Lorsque vous rencontrez dans les couloirs de la Chambre des Communes un grand vieillard, sec, à la démarche indiquant encore une grande vigueur physique, habit ouvert, dos légèrement voûté, ayant par toute sa personne un air de bon-homme qui attire et qui contraste beaucoup avec celui de l'ancien chef de l'opposition, M. MacKenzie, vous venez de voir celui qui tient la scène de notre théâtre politique depuis plus de quarante ans. C'est lui qui occupera la plus large place dans l'histoire des grandes évolutions politiques qui ont amené l'établissement du régime fédératif, assurant à tous la plus grande somme de liberté compatible avec le maintien de l'ordre, et d'une sage administration des affaires publiques.

ALPHONSE DESJARDINS.

Nécrologies.

IN MEMORIAM

O Dieu, accordez-leur un repos éternel.
Et permettez que la lumière divine brille à jamais sur eux

Mr. CHAS. OUMMET

EMPLOYÉ CIVIL.

Au moment où l'*Album des Familles* portait à la connaissance de ses lecteurs la nouvelle de la mort de l'un de ses collaborateurs le plus actif, M. A. L. Desaulniers, de la ville des Trois-Rivières, la tombe s'ouvrait pour recevoir les dépouilles d'un autre de ses collaborateurs, M. Charles Ouimet, d'Ottawa, lequel s'occupait plus spécialement de la partie destinée aux Biographies des hommes les plus marquants du Canada.

Doué d'une sensibilité exquise, — écrit un biographe, — il joignait au caractère du gentilhomme, de l'homme bien élevé, les qualités d'une nature douce, très enjonnée à ses bons moments, mais adonnée souvent à la mélancolie par suite de son état maladif.

Il a laissé un bon nombre de poésies légères, où tous ceux qu'il a aimés ont une larme de regret, un sentiment d'amour, ou un sourire d'amitié exprimés avec toute la tendresse d'une âme d'élite.

Il s'est éteint doucement, chez les sœurs Grises d'Ottawa, sans s'en douter pour ainsi dire, mais avec les sentiments religieux les plus fervents. Il laisse pour le regretter une jeune épouse qu'il affectionnait vivement, un frère et une sœur, et de nombreux amis.

Il est décédé le 2 février, âgé de 38 ans.

M. Ouimet, qui avait appartenu au barreau de Montréal, occupait un emploi au département des tra-

vaux publics, à Ottawa, depuis environ deux ans.

Il était le fils de André Ouimet, avocat distingué de Montréal, qui avait pris part aux troubles de 1837 et 1838, comme président des *Fils de la Liberté*, et neveu de l'honorable Gédéon Ouimet, ancien premier ministre de la province de Québec, et actuellement Surintendant de l'Éducation.

Charles Ouimet s'était livré spécialement à la pratique du droit criminel, et après avoir obtenu pendant plusieurs années des succès marquants dans sa profession, il fut nommé magistrat de district pour les comtés de Beauharnois, Soulanges et Vaudréuil.

Il appartenait aussi à la presse, comme collaborateur de journaux et de revues. Il s'est distingué par plusieurs écrits. La série de portraits de nos hommes publics, qu'il avait récemment commencé à publier dans l'*Album des Familles* dénote des dons littéraires incontestables.

Le talent marquant de notre ami était la poésie, toutefois.

Nous prenons une large part au malheur qui vient de frapper cette famille éplorée, et la prions d'accepter nos très-vives condoléances.

M. F. X. DÉSY

DE L'ISLE DUPAS.

Ce vénérable vieillard est décédé le 17 janvier dernier, âgé de 83 ans et 3 mois.

M. Désy n'a jamais cessé, durant sa longue existence, d'être le modèle du bon citoyen et du bon chrétien. Doué des qualités de l'esprit et du cœur, il a toujours su mériter le respect et la profonde estime de tous ceux qui l'ont connu; et personne autre que lui, dans cette paroisse, n'a compté de plus nombreux amis.

M. Désy a été un des bienfaiteurs de sa paroisse. On ne saurait aussi apprécier dignement sa bienveil-

lance et sa généreuse hospitalité si connues de quiconque a visité l'île. Le sympathique auteur de la petite histoire de l'île Dupas, M. l'abbé Plinguet, curé actuel de cette paroisse, écrivait en 1864; "Il y a dans cette île quelques familles que Dieu semble avoir voulu choisir pour en tirer ses ministres et ses épouses." Et après avoir cité la famille de Pierre Casaubon, Didier, il ajoutait :

"M. François-Xavier Désy a eu aussi la consolation de voir trois de ses enfants consacrer au Seigneur, deux filles et un garçon.

"MARIE-ADELINÉ [Sœur Marie] fit les vœux à la Providence de Montréal, et mourut après trois ans de religion :

"MARIE ELOISE, [Sœur Marie du Bon Pasteur,] entra en religion dans la même communauté en 1859 ;

"EDOUARD prononça ses vœux chez les Pères de la Compagnie de Jésus, en 1863."

Dans la condition modeste de cultivateur, feu M. Désy a su amasser une fortune considérable et assurer ainsi l'aisance et la richesse à ses nombreux enfants. Ses fils comptent parmi les plus riches cultivateurs du comté de Berthier.

La cérémonie funèbre a été relevée par le concours d'un grand nombre de membres du clergé, et de parents et d'amis tant de Montréal que des différentes paroisses du comté de Berthier et de l'île Dupas. Le révérend Père Désy, de Québec, fils du défunt, officiait, assisté de M. l'abbé Filiatrault, de Montréal, comme diacre, et du révérend Père Turgeau, aussi de Montréal, comme sous-diacre.

Le défunt laisse une épouse âgée de 79 ans qui a encore la jouissance de ses facultés mentales et qui a supporté la perte du meilleur des époux avec la résignation la plus touchante. L'heureux couple avait célébré ses noces d'or en 1873. Malgré son grand âge, M. Désy a conservé l'usage de ses facultés mentales jusqu'à ses dernières heures. Nous du moins, qui sommes ses amis, prions pour lui

R. I. P.

L'ALBUM DES FAMILLES

CANADA

Ottawa, 1er MARS, 1883.

La Loterie.

Plusieurs personnes, qui portent un grand intérêt à notre publication, nous ayant sollicité de remettre à plus tard le tirage de la loterie, afin de leur offrir les moyens de propager davantage notre entreprise, et faciliter en même temps les abonnés pauvres, mais désireux de profiter des chances offertes, à s'acquitter avec nous, nous avons cru devoir acquiescer à leur proposition, convaincu d'ailleurs qu'un retard de quelques semaines ne pouvait froisser personne.

Les deux loteries du Détroit et de Toronto, qui devaient avoir lieu le mois dernier, ont été toute deux remises à plus tard, et cependant personne n'a trouvé à redire : pourtant il s'agissait là de très fortes sommes à gagner : \$15,000 ! pour la principale bourse.

Ainsi, la loterie de l'*Album des Familles*, qui devait avoir lieu dans le courant du mois de Mars, aura formellement lieu à l'Institut-Canadien d'Ottawa, le lundi, 7 mai prochain, à huit heures du soir, et le tirage se fera publiquement, comme il est réglé, devant un comité de cinq abonnés choisis parmi les personnes présentes.

Dans l'intérêt de cette entreprise, nous invitons de nouveau toutes les personnes abonnées à l'*Album des Familles* de vouloir bien nous accorder leur bienveillant appui, en s'efforçant d'engager tous ceux qu'ils connaissent à s'abonner à cette Revue littéraire, destinée à récréer et instruire tout à la fois la famille.

— 000 —

A nos agents.

Nous prions nos agents des villes et grands villages de s'intéresser au plus tôt possible à la rentrée des abonnements pour 1883, afin de faciliter notre travail, et nous faire profiter de la rentrée immédiate des sommes assez considérables qui nous sont dues.

Aux abonnés

Même prière, afin que le chiffre des abonnés qui auront droit à la loterie soit aussi considérable que possible, car nous tenons à bien faire les choses et à contenter tout le monde ; déjà nous accordons un court délai à ceux qui le réclame, et nous tenons à pouvoir offrir à tous nos abonnés actuels un prix de consolation (un magnifique chromos), lorsqu'ils n'auront pas eu la chance de gagner une des bourses mentionnées dans la loterie.

— 000 —

M. Paul Féval.

Nous voyons avec plaisir la presse canadienne française de la province de Québec se prononcer en faveur de la pensée que nous avons émise dans l'*Album* du 1er février, d'offrir à l'illustre poète et romancier de Paris, M. Paul Féval, nos sympathies et quelques secours dans son infortune.

Plusieurs abonnés de l'*Album* ont répondu à notre appel, en nous faisant parvenir leurs offrandes en faveur de cet éminent écrivain, et pour faciliter le mouvement nous laisserons ouverte la liste de souscription jusqu'au 1er avril prochain, à laquelle époque nous publierons dans l'*Album* les noms des donateurs avec le montant de leurs offrandes, ainsi que les autres dons transmis par d'autres voies, surtout ceux par la Presse, s'il y a lieu.

Dans le but d'augmenter la somme des offrandes, nous avons cru devoir organiser un Grand Concert, qui aura lieu à l'Institut-Canadien d'Ottawa, le 8 mars courant.

Si ce mode de recueillir des offrandes s'exerce dans les villes et grands centres de la province de Québec, comme nous l'espérons, nul doute que la souscription à transmettre à cette famille si cruellement éprouvée, sera comparativement élevée et digne d'être offerte. Comme nous le disions dans l'*Album* du 1er février, "c'est à la presse française des villes et campagnes à faire connaître ce projet de souscription et d'y apporter leur influence afin que le résultat réponde à toutes les aspirations."

LA

GRANDE LOTERIE

DE

"L'ALBUM DES FAMILLES"

Bourses de \$50-\$25-\$15-\$10, etc.

AURA LIEU LE

7 MAI 1883.

Dans le but de créer une émulation d'intérêt personnel et d'augmenter la circulation de l'*Album des Familles*, tant au Canada qu'aux Etats-Unis, nous avons résolu d'offrir aux abonnés, anciens et nouveaux, une série de *Primes spéciales*, valant ensemble la somme d'environ \$500.00, ainsi classées :

1er Prix—Une bourse, renfermant.....	\$50
2e Prix—Une autre bourse, renfermant.....	25
3e Prix—Une autre bourse, do	15
4e Prix—Une autre bourse, do	10
5e Prix—Une autre bourse, do	7
6e Prix—Une dernière bourse, do	5
Quarante-quatre gratifications de \$2.00, soit...	88

Total : 50 Prix, valant.....\$200

Plus : 2,000 *Chromos*, pour être tirés de la même manière, afin d'offrir aux abonnés qui n'auront pas eu la chance de gagner une des bourses ou gratifications ci-dessus, l'avantage de posséder, toutefois, un humble mais gracieux cadeau destiné à orner leurs salons. Ces chromos seront variés, et expressément préparés pour les abonnés de l'*Album des Familles*.

Auront droit à ces Primes ?

1o Les personnes qui, déjà abonnées, nous transmettront directement le prix de leur abonnement pour l'année 1883, durant les mois de Février, Mars et Avril, en payant les arrérages s'il y en a.

2o Ceux qui, n'étant pas encore abonnées, souscriront à l'*Album* et paieront d'avance le prix de l'abonnement (\$2.00) durant la période ci-dessus mentionnée.

Billets de tirage.

Un billet imprimé et soigneusement numéroté, donnant droit au tirage, sera livré à l'abonné en même temps que son reçu. Nous garderons en mains le coupon ou souche du billet, pour le déposer dans l'urne le jour du tirage.

Pour éviter toute erreur ou malentendu, on devra s'adresser directement à l'administrateur de l'*Album des Familles*, à Ottawa, en transmettant en même temps par lettre enregistrée le prix de l'abonnement pour 1883; et il ne sera délivré aucun billet en dehors de ce mode.

Cependant, dans les endroits où il y a un agent local, il sera loisible à tel abonné, ancien ou nouveau, de s'adresser à lui pour nous transmettre son abonnement. Aussitôt l'argent reçu à Ottawa, un billet de la loterie sera préparé au nom de l'abonné, et transmis de suite à l'agent pour qu'il le remette à qui de droit.

Toute transmission faite de la part des abonnés par l'entremise des agents, ne devra pas s'étendre au-delà du 1er Mai; quand à la transmission avec nous, les abonnements seront reçus jusqu'au 5e jour de mai inclusivement.

S'adresser par lettre à

STANISLAS DRAPEAU,
Editeur-Propriétaire de
l'*Album des Familles*,
P. O. Boîte 1061, Ottawa

N. B.—Nous accorderons une année d'abonnement gratuit à toute personne, abonnée ou non, qui nous fera parvenir une liste de 12 à 15 abonnés nouveaux, avec le montant des abonnements payés pour l'année 1883, ou une commission de 25 centins par abonné, si on le préfère.

—ooo—

BONS CONSEILS.

Abonnez-vous à l'*Album des Familles*.

Payez votre abonnement d'avance.

Faites souscrire vos parents et vos amis.

N'oubliez pas que pour avoir un bon journal il faut l'aider en y souscrivant.

Nos Annonceurs.**MURMURES.**

MUSIQUE.—Le chant sacré, c'est la voix de l'âme de l'Église, de sa foi, de son espérance, de son amour; c'est la manifestation infaillible de la vie divine qui est en lui; dans ces conditions, le chant sacré est comme une des harmonies du ciel, c'est pourquoi cette musique de nos églises s'impose au cœur de l'homme, l'entraîne, le captive et lui révèle les beautés anticipées de la vie éternelle.

Toutes ces beautés merveilleuses du chant sacré se trouvent renfermées dans les œuvres magistrales de M. l'abbé Giély, annoncées dans les pages d'annonces de l'*Album des Familles*, et c'est avec bonheur que nous voyons les œuvres musicales du savant abbé se répandre en Canada. (Voir l'annonce).

A part la musique d'église, il y a la musique profane; celle-ci frappe plutôt l'oreille que le cœur; quoiqu'offrant parfois des moyens puissants d'intéresser le cœur, grâce au génie de l'auteur, dans l'épanchement de ses facultés lyriques.

L'art musical se produit sous différents aspects. Pour s'en convaincre, une bonne fois, c'est de lire l'annonce concernant la "Méthode ingénieuse de Merrill," publiée également dans l'*Album*, par laquelle on apprend à tout le monde qu'il est possible de devenir musicien sans trop d'étude, et par le seul moyen du procédé mécanique énoncé dans leur programme, qui est à leurs yeux un *MULTUM IN PARVO*. (Voir l'annonce).

CLOCHES.—Cet autre engin musical de nos églises, chapelles, couvent, académies, écoles, usines, chantiers, etc., etc., produit aussi à sa manière la joie, la douleur, l'admiration, le ravissement, et grâce au génie et aux études de l'homme, on voit que MM. McShane & Cie, fondateurs de cloches, à Baltimore,—dont l'annonce paraît dans l'*Album*,—viennent de livrer à l'église épiscopale de St-Paul, de Cheltenham, un carillon de 10 cloches dont la plus grosse pèse 3,000 livres et la plus petite 300 livres. Le coût est de \$5,000.

Avis aux acheteurs de cloches. (Voir l'annonce).

MÉDICAMENTS.—MM Ash & Robbins, de Brooklyn, ainsi que le Dr J. C. Raymond, de Washington, prétendent que l'usage de leurs remèdes respectifs guérit positivement la consommation et toutes les maladies de la gorge et des poumons. (Voir leurs annonces).

MM. Northrop & Lyman, de Toronto, assurent que le composé végétal de Madame Lydia E. Pinkham purifie le sang et guérit infailliblement les maladies mentionnées dans leur annonce.

D'après ces messieurs, il paraîtrait que Madame Lydia Pinkham est dispensatrice de la santé à des milliers de personnes, et que les Lozanges de Madame Pinkham offrent aussi le précieux avantage de guérir irrévocablement. (Voir leur annonce).

SCIENCES.—Inutile de dire que le *Scientific American* est le journal scientifique et industriel le plus recommandable qu'il y ait dans le monde entier. Les industriels, les ouvriers, ainsi que tous ceux qui s'occupent de sciences, devraient s'abonner à ce journal hebdomadaire qui ne coûte que \$3.25 par année. S'adresser à MM. Munn & Cie, New-York. (Voir l'annonce).

INDUSTRIE.—Les machines à coudre "New-Home" font une concurrence très active, et semblent pénétrer partout dans le pays. (Voir leur annonce).

ALX TOURISTES.—L'hôtel Russell, d'Ottawa, est le rendez-vous des hommes politiques, des entrepreneurs, des marchands et autres hommes d'affaires. Cet hôtel, dirigé par M. J. A. Gouin, très populaire et très estimé des touristes, tient le premier rang parmi les hôtels du pays. (Voir l'annonce).

CULTURE.—Le *Guide floral* de Vick, imprimé sur papier de luxe, rempli de jolies gravures et planches coloriées, est le plus bel échantillon de l'art typographique.

Comme son nom l'indique c'est un guide pour le traitement et la culture des fleurs et des fruits. Chaque recette est accompagnée d'une gravure de la fleur ou du fruit en question.

A tous ceux qui s'occupent de jardinage nous conseillons de s'adresser à James Vick, Rochester, N.-Y., pour une copie de ce livre intéressant.

SOMMAIRE :

Littérature.

Paul et Virginie (Suite), par Bernardin de Saint-Pierre..... 65

Les Fiancés (Suite), par Alex MANZONI..... 72

Poésies.

L'Ange de la Douleur, par Thérèse LANDÉ..... 81

L'anniversaire du combat de Patay, T. L..... 81

Souvenir de l'Immaculée Conception, par T. L..... 81

La Vie, par Léon LORRAINS..... 81

Voyages.

Lettres de M. l'abbé Fafard, curé de St Joseph de Lévis, actuellement en Europe..... 84

Archéologie.

Les Fortifications de Rome..... 90

Biographie.

Sir John A. Macdonald, premier ministre du Canada, par Alph. DESJARDINS..... 91

Collaboration.

Sur l'actualité du devoir des hommes de bien (Suite)..... 82

Nécrologies.

Charles Ouimet, avocat, d'Ottawa..... 93

F. N. Désy, de Fife Dupas..... 93

Informations spéciales.

La Loterie..... 94

Avis aux Agents et aux Abonnés. M. Paul Féval..... 94

Souscriptions en faveur de M. Paul Féval..... 94

Primes exceptionnelles..... 94

Bons Conseils..... 95

Nos Annonceurs..... 95

AGENTS

DE

L'ALBUM DES FAMILLES

PROVINCE DE QUEBEC

VILLES.

Québec..... J. N. Duquet, rue St Jean.
 Montréal..... Ignace St Amour, 7, rue Allard.
 Trois-Rivières..... P. L. Hubert, notaire

CAMPAGNES.

Provinces. Comtés. Agents.

Anse St Jean...Chicoutimi...Didier Houde.
 Arthabaskaville Arthabaska...Aimé Dion.
 Beauharnais...Beauharnais...J. A. Lapointe.
 Berthier...Berthier...Amateur Demers.
 Fraserville...Témiscouata...V. Chamberland.
 Joliette...Joliette...Albert Gervais.
 Kamouraska...Kamouraska...P. C. Dupuy.
 L'Assomption...Assomption...J. S. Rivet.
 Lotbinière...Lotbinière...Maxime Lemay.
 Louiseville...Maskinongé...T. T. Rivard.
 N.-D. de Lévis...Lévis...A. G. Routhier.
 Rimouski...Rimouski...A. G. Dion.
 Sault au Recollet Hochelaga...Cyp. Corbeil.
 S. A. LapocatièreKamouraska...Geo. Lévêque.
 S. Colomb,SilleryQuébec...Félix Langlois.
 St Cyrille de Windsor, Drummond,L. J. B. Brassard
 St Bruno...Chambly...J. M. Côté.
 St Donat...Rimouski...Clovis Morneau,
 St Hyacinthe...St Hyacinthe...M. Lussier.
 St Nicolas...Lévis...L. Fréchette, jr.
 St Romuald...Lévis...Joseph Fortin.
 Ste Rose...Laval...P. O. Grenier.
 Ste Thérèse...Terrebonne...P. Jérôme.
 St Vinet de Paul,Laval...C. E. Germain.
 Terrebonne...Terrebonne...Octave Forget.
 Ville de St Jean,St Jean...Jean Bourguignon

NOUVEAU-BRUNSWICK.

Shediac Bridge...Westmoreland...J. I. Poirier.

ONTARIO.

St Joachim.....(River Rusoon,Eugène Beuglet.

MANITOBA.

St Boniface...Adj. Gauvreau.
 Winnipeg.....)

ÉTATS-UNIS.

Localités. Etats. Agents.

Aurora...Illinois...Louis Raymond,
 Biddeford...Maine...L. L. Dionne.
 Burlington...Vermont...Alfred Street.
 Burlington...Vermont...Léon H. Beaupré.
 Central Falls...Rhode Island...Z. Choquette.
 Chicago...Illinois...Ph. Baillargeon.
 167, Blue Island Av.
 Détroit...Michigan...Ed Racicot.
 Fall River...Massachusetts...H. R. Benoit,
 Indian Orchard...Massachusetts...Jos. Beagle.
 Lake Linden...Michigan...D. L. Augé.
 Lawrence...Massachusetts...Dr Jos. Desmarais,
 126, Lowell Str.
 Lewiston...Maine...Isaac N. Leclerc.
 Lowell...Massachusetts...David N. Parthenais,
 Manteno...Illinois...L. A. Towner.
 North Adams...Massachusetts...A. N. Gélincau.
 Northampton...Massachusetts...Dr L. B. Niquette,
 Putnam...Connecticut...Hector Duvert,
 St Alban...Vermont...Dr G. Thibault.
 Troy...New-York...E. P. Larose.
 Worcester...Massachusetts...P. J. Martin.
 Woonsocket...Rhode Island...C. Tétrault.

PARIS (FRANCE.)

M. A. Sauton, libraire, 41, rue du Bac.

LONDRES (ANGLETERRE.)

MM. Henry F. Gellig et Cie, 419, Strand.

L'ALBUM DES FAMILLES

est publié à Ottawa le 1^{er} de chaque mois, par cahier de 32 pages, triple colonne, avec une

GALERIE NATIONALE

de

Portraits Historiques, Politiques et Littéraires.

Le prix de l'abonnement est comme suit
 Pour le Canada et les Etats-Unis..... \$2 00
 Pour la France et l'Angleterre... \$2 50 (12 frs payable invariablement d'avance ou dans les 30 jours qui suivront la date de l'abonnement.

L'abonnement est pour un an, et ne se fractionne pas. Ceux qui s'abonnent dans le courant d'une année, reçoivent les cahiers déjà parus.

N. B.—Les lettres renfermant de l'argent doivent être enregistrées; et dans ce cas elles sont à la charge de l'administration.

Comme l'Album des Familles pénètre dans toutes les paroisses et villes de la province de Québec et autres centres français des Etats-Unis nous avons résolu de publier sur la couverture de l'Album des Familles les annonces des marchands et industriels qui nous seront adressées, à raison de \$1.00 pour la première insertion et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

Pour plus ample information, voici le tableau des prix établis pour chacune des périodes ci-dessous mentionnées, et selon l'étendue des annonces.

TARIF DES ANNONCES.

	Par fraction de colonne.			
	1/4 de colonne	1/2 colonne	3/4 de colonne	1 colonne
Première insertion	\$1.00	\$2.00	\$3.00	\$4.00
Insertions subséquentes.....	0.50	1.00	1.50	2.00
Pour 6 mois.....	\$3.00	\$5.00	\$8.00	\$10.00
Pour 12 mois.....	5.00	8.00	12.00	15.00
	1 ac page	1/2 page	1/4 de page	1 ligne
Première insertion	\$3.00	\$6.00	\$9.00	\$12.00
Insertions subséquentes.....	1.50	3.00	4.50	6.00
Pour 6 mois.....	8.00	\$12.00	\$18.00	\$25.00
Pour 12 mois.....	12.00	15.00	25.00	40.00

Par cette échelle des prix, il appert qu'une annonce de 20 lignes, publiée durant 12 mois dans l'Album des Familles, aura pu tomber sous les yeux de plus de 50,000 lecteurs, durant l'année, et cela pour la minime somme de \$5.00

ADMINISTRATION.

Tout ce qui concerne la rédaction ainsi que la correspondance se rattachant aux abonnements, envoi d'argent, annonces, etc, doit être adressé à

STANISLAS DRAPEAU,
 Editeur-Propriétaire,
 de l'Album des Familles, Ottawa,
 (P. O. Boite 1061.)

BULLETIN DES ANNONCES.

Annonces nouvelles.

La Machine à Coudre

LA PLUS POPULAIRE

ET

DÉFIANT TOUTE COMPÉTITION

EST LA

NEW-HOMÉ

*Elle est la plus légère,
la plus simple,
la plus perfectionnée,
la plus durable,
et la meilleure.*

**200,000 sont vendues
chaque année**

S'adresser à

NEW HOME SEWING MACHINE CO.

30, UNION SQUARE,

NEW YORK.

BIENFAITEUR DE L'HUMANITE.

LA CONSOMPTION GUERIE.

Un vieux médecin, retiré de la pratique active, a obtenu d'un missionnaire de l'Est la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la consommation, de la bronchite, du catarrhe de l'asthme et de toutes les affections de la gorge et des poumons, et aussi pour la guérison positive et radicale de la débilité générale et de toutes les douleurs nerveuses. Après avoir complètement constaté son pouvoir curatif étonnant dans des milliers de cas, il croit qu'il est de son devoir de le faire connaître au public. Vous recevrez par le retour de la malle, gratuitement, la recette avec des détails complets, des directions pour le préparer et en faire usage et tous les conseils et instructions nécessaires. en s'adressant au

DR J. C. RAYMOND,
164, rue Washington, N.-Y.

LE MEILLEUR JOURNAL ! ESSAYEZ-LE !

Il est magnifiquement illustré.

87 Année.

" LE SCIENTIFIC AMERICAN "

LE SCIENTIFIC AMERICAN est un grand journal hebdomadaire, de première classe, contenant seize pages, imprimé avec soin et abondamment illustré de splendides Gravures, représentant les inventions les plus récentes dans les arts et les sciences. Il contient aussi des informations récentes sur l'Agriculture, l'Horticulture, sur l'Hygiène, les Progrès de la médecine, la Géologie et l'Astronomie. On trouvera dans le *Scientific American* les écrits les plus précieux et les plus pratiques venant d'écrivains distingués dans toutes les branches de la science.

Conditions : \$3.20 par an, \$1.60 pour six mois, y compris le postage. Pour une seule copie, 10 centins. On le trouve chez tous les vendeurs de Papiers nouvelles. On peut payer par ordre postal adressé à MM. MUNN et Cie, Editeurs, 37 Park Row, New-York.

Patentes. En rapport avec le *Scientific American* MM. MUNN et Cie., se font solliciteurs de Patentes américaines et étrangères. Par 36 années de travail, ils ont fondé l'établissement le plus considérable du monde. Les patentes obtenues aux meilleures conditions. Un avis spécial annonçant l'objet patenté par l'entremise de cette Agence est publié dans le *Scientific American*, avec le nom et la résidence du propriétaire de la patente. Vu l'immense circulation du journal, l'attention publique est attirée par l'utilité de l'objet patenté et en facilite la vente ou l'introduction.

Toute personne qui a fait une patente ou une invention nouvelle peut s'assurer, sans aucune dépense, s'il y a probabilité qu'il puisse obtenir une patente en écrivant à Munn et Cie. Nous envoyons aussi sans charges le manuel relatif aux lois de patentes, aux patentes, aux Caveat, aux marques commerciales, à leur goût et la manière de se les procurer, avec les informations nécessaires pour obtenir les avances sur inventions. Adressez-vous soit pour le journal soit pour matières relatives aux patentes à

MUNN & Cie.,
37, Park Row, New-York.

RUSSELL HOUSE

RUE SPARKS, OTTAWA.

J. A. GOVIN, Propriétaire.

Situé au centre des affaires et tout près des édifices du Parlement, cet hôtel est le rendez-vous de tous les hommes d'affaires et continue à tenir son rang parmi les premiers hôtels du pays.

Aux Annonceurs des Etats-Unis.

L'ALBUM, dont la circulation est fort grande tant en Canada qu'aux Etats-Unis, se trouve au *Bureau d'agence* de MM. Geo. ROWELL & Cie, No 10, rue Spruce, autorisé d'accepter des annonces pour cette Revue **NEW-YORK.** Mensuelle,



COMPOSÉ VÉGÉTAL

De Lydia E. Pinkham.

Est un spécifique souverain

Pour toutes les douleurs, faiblesses si communes à notre meilleure population féminine,

Médecine pour les Femmes. Inventée par une Femme. Préparée par une Femme.

La plus grande découverte médicale depuis l'origine de l'Histoire.

Il ranime l'humeur qui s'abat, donne de la vigueur aux fonctions organiques et les harmonise, donne de l'élasticité et de la fermeté au pas, restaure l'éclat naturel de l'œil, et répand sur la joue pâle de la femme les roses fraîches du printemps de la vie et du commencement de l'été.

Les médecins en font usage et le prescrivent volontiers.

Il prévient l'évanouissement, la flatuosité, détruit l'insatiabilité des stimulants, et fait disparaître les faiblesses d'estomac.

Cette tendance à marcher la tête basse, qui cause de la douleur, de la pesanteur et des douleurs dans le dos, est toujours définitivement guérie par son usage.

Pour la guérison des maladies des reins chez l'un et l'autre sexe le composé est sans rival.

Le Purificateur du Sang de Lydia E. Pinkham déracinera tous les vestiges des humeurs dans le sang, et renforcera le système, de l'homme, de la femme ou de l'enfant. Insistez pour que votre pharmacien vous en procure.

Le Composé Végétal et le Purificateur du Sang sont préparés aux Nos 233 et 235 Western Avenue, Lynn, Mass. Prix du flacon \$1. Six flacons pour \$5. Envoyés par la malle sous forme de pilules, ou de lozenges, sur réception du prix, \$1 la boîte pour chaque. Mad. Pinkham répond volontiers à toute lettre demandant des renseignements. Mettez dans l'enveloppe un timbre de 3 centins. Demandez un pamphlet.

Ce composé est également préparé à Stanstead (P.-Q.)

NORTHROP & LYMAN,

TORONTO.

Agents généraux pour toute la province d'Ontario.

Aucune famille ne devrait se passer de PILULES POUR ET FORS DE LYDIA E. PINKHAM. Elles guérissent la constipation, la constipation bilieuse et l'engourdissement du foie. 25 cents la boîte.
En vente dans toutes les pharmacies.

BULLETIN DES ANNONCES.

Avis Officiels.



DEPARTEMENT DES POSTES.

Ottawa, Janvier 1883.

DIVISIONS TERRITORIALES AU NORD-OUEST.

1. L'immense étendue de pays située entre les limites occidentales de la Province de Manitoba et les limites orientales de la Colombie Anglaise, a été partagée en quatre Divisions Territoriales, savoir : Assiniboia, Saskatchewan, Alberta et Athabasca, plus à l'Ouest, entre les deux précédentes divisions et la Colombie Anglaise.

Les lettres et autres matières postales à destination d'un endroit quelconque situé dans la partie du Nord-Ouest ainsi divisée, devront être spécialement adressées à la division territoriale dans laquelle se trouve tel ou tel endroit.

Cependant, comme Winnipeg est le bureau de distribution pour tout le Nord-Ouest, les lettres, etc., devront porter sur l'adresse le mot "via Winnipeg."

Par exemple, une lettre à destination de Battleford devra être adressée :

M. A. B.,
Battleford,
Territoire Saskatchewan,
via Winnipeg, Canada.

Les Maîtres de Poste devront informer toutes personnes en correspondance avec le Territoire du Nord-Ouest, par la voie de leur bureau, d'adresser leurs lettres, etc., autant qu'il leur sera possible, en conformité des instructions ci-dessus.

Les principaux Bureaux de Poste déjà établis, dans les districts nommés ci-dessus, sont les suivants :—

Nom du Bureau de Poste.	Division Territoriale.
Battleford.....	Saskatchewan.
Broadview.....	Assiniboia.
Carleton.....	Saskatchewan.
Edmonton.....	Alberta.
Grandin.....	Saskatchewan.
Moosemin.....	Assiniboia.
Oak Lake.....	do
Princee Albert.....	Saskatchewan.
Qu'Appelle.....	Assiniboia.
Regina.....	do
St-Albert.....	Alberta.
Stobart.....	Saskatchewan.
Touchwood Hills.....	Assiniboia.

CARTES POSTALES EN DOUBLE (Reply Post Cards.)

2. Pour la commodité de la correspondance par carte-postale, dans les limites de la Puissance, une double carte-postale a été préparée et est maintenant prête pour émission. Cette carte permettra, à l'expéditeur primitif, se servant de cette nouvelle carte, d'envoyer avec sa communication une carte postale, en blanc, payée d'avance, pour y insérer la réponse. Chaque moitié de la carte double portera un timbre-poste de la valeur d'un centin en paiement d'avance.

Les règlements ordinaires pour les cartes postales s'appliqueront à ces cartes-réponses, soit lorsqu'elles sont originairement mises à la poste, soit lorsque la moitié destinée à la réponse est remise à la poste.

La carte-postale en double, ou carte-réponse sera émise à deux centins, et vendue au public à ce même taux par les Maîtres de Poste et les vendeurs d'estampilles.

Les cartes pour réponse, dont on pourra se servir pour correspondre avec le Royaume-Uni seront

émises sous peu, et lorsque des cartes postales de ce genre venant du Royaume-Uni et portant l'impression voulue du timbre-poste de ce pays, seront reçues ici par la malle, la partie de la carte destinée à la réponse pourra être remise à la poste au Canada pour être envoyée à son adresse dans le Royaume-Uni, comme une carte postale payée d'avance, sans qu'il soit nécessaire d'exiger un port additionnel.

Les changements dans la liste des bureaux de Poste qui ont été faits au mois d'Octobre 1882, sont comme suit :

Newry Station, Ont., nom du bureau changé en celui de Atwood.
Clandeboye, Co., Carleton, Ont., nom du bureau changé en celui de McKislay.
McGillivray, Co., Middlesex, Ont., changé en celui de Clandeboye.
Rondeau, Co., Kent, Ont., changé en celui de Blenheim.
Armstrong's Corners, N. B., est dans le comté de Queen's, non pas dans le comté de King's.
Brigg's Corner est dans le comté de Queen's, Nouveau-Brunswick, non pas dans la Nouvelle-Ecosse.
Enniskillen station est situé dans le comté de Queen's, Nouveau-Brunswick, non pas dans la Nouvelle-Ecosse.
Oakham est situé dans le comté de Queen's, Nouveau-Brunswick, non pas dans la Nouvelle-Ecosse.
Upper Onnabog, est situé dans le comté de Queen's, Nouveau-Brunswick, non pas dans la Nouvelle-Ecosse.

JOHN CARLING,

3 f. Maître Général des Postes.



Contrat de la Malle.

DES soumissions adressées au Maître Général des Postes seront reçues à

OTTAWA

JUSQU'À MIDI LE

23 MARS PROCHAIN,

pour le transport des Malles de Sa Majesté, sous les conditions d'un contrat pour un terme de quatre années dans chaque cas, aller et retour, pour les endroits ci-dessous mentionnés, à partir du 1er JUILLET PROCHAIN.

CAP ROUGE et QUÉBEC, six fois par semaine ;
CHICOUTIMI et LATERRIÈRE, trois fois par semaine ;
FRAMPTON et SPRINGBROOK, trois fois par semaine ;
INVERNESS et LEEDS, trois fois par semaine ;
MARLBTON et la STATION DU CHEMIN DE FER, douze fois par semaine ;
NORTH HAM et ST-ADRIEN, une fois par semaine ;
RIVIÈRE-OUËLLE et la STATION DU CHEMIN DE FER, douze fois par semaine ;
ROBERVAL et ST-FÉLICIEN, trois fois par semaine ;
ST-BERNARD et SCOTT JUNCTION, six fois par semaine ;
TROIS SAUMONS et la STATION DU CHEMIN DE FER, six fois par semaine.

Des avis contenant des renseignements plus détaillés au sujet des conditions des contrats projetés seront en vue aux Bureaux de Poste ci-haut mentionnés, ou au bureau du soussigné, où l'on pourra, aussi se procurer des formules de soumission.

Bureau de l'inspecteur des postes, }
Québec, 15 janvier 1883. }

WILLIAM G. SHEPPARD,

Inspecteur des Postes.



AVIS.

Des soumissions cachetées, adressées au Surintendant Général des Affaires des Sauvages, et encodées "Soumission pour Approvisionnement des Sauvages," seront reçues à ce bureau jusqu'à midi le SAMEDI, le 10 mars, 1883, pour la livraison des approvisionnements ordinaires des Sauvages, tous droits payés, au Manitoba et dans les Territoires du Nord-Ouest. Ces approvisionnements consistent en farine, lard séché, épicerie, munitions, boîtes, bœufs, vaches, taureaux, instruments aratoires, outils, etc., etc.

On pourra obtenir des formules de Soumission et les détails relatifs à ces approvisionnements en s'adressant au soussigné ou au Surintendant des Sauvages, Winnipeg.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque accepté par une banque canadienne pour au moins cinq pour cent du montant des soumissions pour le Manitoba, et dix pour cent du montant des soumissions pour les Territoires du Nord-Ouest, lequel chèque sera confisqué si le soumissionnaire refuse de signer le contrat sur demande de ce faire, ou s'il n'a accompli pas le service entrepris. Le chèque sera remis si la soumission n'est pas acceptée.

Le département ne s'oblige pas d'accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

Il ne sera rien payé pour cette annonce aux journaux qui la publieront sans en avoir préalablement reçu l'autorisation.

L. VANKOUGHNET,

Sous-Surintendant Général des Affaires des Sauvages.

Dépt. des Affaires des Sauvages, }
Ottawa, 30 janvier, 1883. }



AVIS AUX ENTREPRENEURS.

On recevra à ce Bureau, jusqu'à MARDI, le sixième jour de Mars prochain, inclusivement, des soumissions cachetées, adressées au soussigné et portant la souscription "Soumission pour l'entrepôt de Vérification, Québec," pour la construction d'un Entrepôt de Vérification, d'après les plans et devis que l'on pourra voir au Ministère des Travaux Publics, Ottawa, ainsi qu'au Bureau de ce Ministère, au Bureau de Poste, Québec, à commencer de Mardi, le 13ième jour de Février prochain.

Les soumissions devront être faites sur les formules imprimées fournies par ce Ministère.

On devra envoyer avec la soumission un chèque de Banque, accepté, fait payable à l'ordre de l'honorable Ministre des Travaux Publics, pour une somme égale à cinq pour cent du montant de la soumission. Ce chèque demeurera confisqué si le soumissionnaire refuse de signer le contrat sur demande de ce faire, ou s'il ne le remplit pas intégralement. Si la soumission n'est pas acceptée, le chèque sera remis au soumissionnaire.

Le Ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse, ni aucune des soumissions.

Par ordre,

F. H. ENNIS,

Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics, }
Ottawa, 29 janvier, 1883. }